





HISTOIRE SUCCINCTE DE LA FIÈVRE MALIGNE

QUI A RÉGNÉ DERNIÈREMENT A PHILADELPHIE,

SUIVI

D'un Récit des mesures prises dans différentes parties des Etats Unis, au sujet de cette maladie.

PAR MATHEW CAREY.



PHILADELPHIE.

Imprimé par PARENT pour l'Auteur.

A LA SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE AMÉRICAINE.

MESSIEURS,

C'est avec les égards qui vous sont dus que je prends la liberté de vous dédier l'ouvrage suivant, dans lequel je me suis efforcé de donner une relation aussi fidelle qu'il est possible, du fléau cruel que nous venons d'éprouver.

Je suis avec estime,

MESSIEURS,

Votre obéissant et humble
Serviteur,

MATHEW CAREY.

N°. XLVII.

ÉTAT DE PENSILVANIE.

Il est à savoir (L S.) que le trentième jour de novembre, la dix huitième année de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, Mathew Carey, de cet Etat, a déposé dans ce bureau le manuscrit d'un livre dont il demande le privilége comme Auteur, lequel ouvrage a pour titre :

« Histoire succincte de la fièvre maligne qui a régné dernièrement à Philadelphie, suivie d'un Récit des mesures prises dans différentes parties des Etats-Unis au sujet de cette maladie, par Mathew Carey ». En conformité de l'acte du Congrès des États-Unis, intitulé : « Acte pour encourager les Belles Lettres, en assurant le droit de faire imprimer les Cartes terrestres et marines, et livres, aux auteurs et propriétaires de ces ouvrages, pendant le tems mentionné audit Acte.

SAMUEL CALDWEL, Secrétaire
de l'Etat de Pensilvanie.

PRÉFACE

De la première Edition.

Philadelphie, 14 Novembre 1793.

L'ACCUEIL favorable fait à l'histoire imparfaite de la fièvre, que j'ai dernièrement publié, et le desir particulier de quelques uns de mes amis, m'ont engagé à en entreprendre une beaucoup plus satisfaisante, en recueillant, tandis que les faits sont récens, autant d'évènemens les plus intéressans que je pouvais, pour l'instruction du public.

Je ne me suis pas attaché aux embelissemens ou ornemens du style ; mais j'ai essayé simplement de rendre des faits exacts dans des expressions qui le fussent aussi. J'ai pris toutes les précautions pour arriver à la vérité, et j'espère qu'on ne trouvera pas dans cette relation, des erreurs nombreuses.

J'ai à offrir la justification suivante sur le plan peu régulier de quelques parties de cette brochure ; plusieurs faits et réflexions vers la fin, qui auraient été mieux placées dans le commencement, ne se sont présentés que lorsque quelques-unes des premières demi-feuilles étaient non seulement écrites, mais imprimées. Je n'ai eu le choix, en conséquence, que de les passer sous silence ou de les placer sans ordre. J'ai préféré le dernier parti.

Plusieurs des faits compris dans cet ouvrage, ont été le fruit de mes propres observations. Quant aux autres, j'ai été soigneux de les recueillir de toutes les personnes dignes de foi qui en étaient instruites.

Jaloux de rendre cette relation correcte et complette, je n'ai imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires de la présente Edition : je serai très reconnaissant envers les personnes qui auront la bonté de me désigner les erreurs qui doivent être corrigées, et les faits qui peuvent être ajoutés à une nouvelle Edition que je me propose de mettre sous-presse dans très peu de tems, et qui, je l'espère, sera trouvée plus étendue que celle-ci.

P R E F A C E

De la seconde Edition.

23 Novembre 1793.

Lorsque j'ai publié la première Édition de cette brochure, mon intention était de l'augmenter beaucoup pour une seconde, et de lui donner une nouvelle ordonnance, de sorte qu'il y eut une liaison entre plusieurs de ses parties qui sont extrêmement décousues. Mais son prompt débit, et les demandes de nouveaux exemplaires, m'ont mis dans l'impossibilité, pour le présent, de ne rien faire que des corrections que quelques amis ont eu la complaisance de m'indiquer.

Dans le récit des mesures qui ont été prises au sujet de la maladie, dans tout le Continent, j'ai supprimé une grande partie des réflexions sévères qui m'avaient été inspirées; par la raison que dans de pareilles circonstances, nous aurions peut-être été aussi durs. Et que c'est un service peu obligeant que de perpétuer des animosités. Elles prennent aisément naissance, mais elles ne s'éteignent qu'avec le tems et avec difficulté. Il faut donc (surtout lorsque nous nous considérons dans le miroir de la nature humaine) non-seulement oublier, mais même pardonner, s'il est possible, tous les traitemens désagréables que nos citoyens ont éprouvés.

J'ai entendu plus d'une personne prétendre que le récit des faits révoltans qui se sont passés à Philadelphie, peignent le caractère du peuple sous un point de vue peu favorable. Si cela est, ce n'est pas ma faute. Je suis persuadé que je n'ai pas exagéré les choses. Mais je ne conçois pas que ce récit ait pu produire cet effet, car il serait aussi injuste que peu judicieux, de juger du caractère des habitans de Philadelphie par des faits passés dans un tems d'épouvante et de crainte, où la douce charité qui lie la société, était éteinte par le désir de sa propre conservation, de manière à imprimer

une infamie éternelle sur une nation, pour des atrocités commises dans des tems de troubles, ou toutes les passions violemment excitées, poussaient à des actes de cruautés et de férocité.

PRÉFACE

De la troisième Edition.

30 Novembre 1793.

CET ouvrage est mis devant le public pour la troisième fois, et pour ainsi dire dans une forme nouvelle. Je l'ai réduit dans un plan aussi méthodique qu'il m'a été possible, mais pas autant que je l'aurais désiré, et que le lecteur aurait pu l'attendre. Le seul mérite auquel je prétende dans cet écrit, c'est d'avoir eu de bonnes intentions. Si après une lecture réfléchie, l'homme vrai m'accorde ce mérite, je serai satisfait de voir l'exécution censurée avec toute la sévérité dont la critique est capable. Cependant je prends la liberté d'informer le lecteur qu'il y a ce jour un mois, que j'ai commencé a écrire cette relation. Je sais que la briéveté du tems employé, ne justifie pas un mauvais ouvrage, mais il peut en quelque manière atténuér les défauts d'un ouvrage passable.

Il y a eupl usieurs objection sfaites contre des parties de cet écrit. J'ai changé la plupart de ces endroits. Je ne me suis pas arrêté à quelques objections fondées sur l'opinion de personnes absolument contraires à ma manière de voir. Car jusqu'à ce que ma raison soit convaincue, je ne puis changer mon opinion pour celle de qui que ce soit.

Je reconnais avoir de grandes obligations aux personnes qui ont eu la bonté de me procurer des faits pour enrichir et completter cet ouvrage. Je les prie de me continuer leurs bons offices ; et si la faveur publique exige une quatrième Édition, j'ajouterai tout ce qui pourra m'être communiqué dans

l'intervalle, autrement je publierai séparément ce qui pourra être digne des regards du public.

PRÉFACE

De la quatrieme Edition.

16 Janvier 1794.

Le dégré extraordinaire de faveur que cet ouvrage a éprouvé, m'a inspiré les sentimens de la plus vive reconnaissance. Comme le seul retour en mon pouvoir, j'ai fait tous mes efforts dans chacune des Éditions successives, pour prouver ces sentimens.

Dans le nombre des victimes de cette dernière calamité, il y a beaucoup d'étrangers, parmi lesquels il y en a probablement quelques uns dont le décès a fait tomber leurs successions à des héritiers éloignés Il était donc d'une grande importance d'augmenter et de perfectionner la liste des décédés, et de remédier à l'extrême inexactitude des réponses des sacristains; j'ai employé des personnes pour parcourir la ville et les fauxbourgs, et s'imformer dans chaque maison, sans exception, des noms et états des morts. Le caractère désobligeant des uns, et la crainte des autres qu'on ne fit un mauvais usage de l'information qu'ils auraient pu donner, ont frustré dans plusieurs cas mon attente. Quelqu'imparfaite que soit la liste, telle qu'elle est, j'espère qu'elle sera trouvée utile pour lever des doutes inquiétans, et annoncer aux personnes des différens pays, la triste nouvelle du décès de leurs parens, que sans ce moyen de communication, il leur aurait été difficile, si non impossible, d'apprendre dans plusieurs années d'ici.

J'ai ajouté à l'Edition actuelle, une courte relation de la peste de Londres et de celle de Marseille. Le lecteur en les comparant, sera surpris de la similitude extraordinaire qui existe entre plusieurs des principaux et des plus importans faits qui se sont passés dans ces deux villes, et les évènemens des mois de septembre et octobre 1793 à Philadelphie.

COURT RECIT, &c.

Chapitre I.

Situation de Philadelphie avant que la fièvre maligne s'y soit manifestée—avec quelques observations sur les suites de ce fléau.

AVANT d'entrer en consideration de cette maladie, il peut n'être hors de propos d'offrir quelques remarques préliminaires sur la situation de Philadelphie avant la naissance de ce fleau, remarques qui jetteront du jour sur quelqu'unes des circonstances dont il sera question dans le cours de ce recit.

Pendant un tems considerable, les manufactures, le trafic, et le commerce de cette ville, se sont augmentés et etendus avec une grande rapidité. Depuis l'epoque de l'adoption du gouvernement federal, tems auquel l'Amerique etait reduite au dernier degré d'epuisement, ce pays est devenu de jour en jour plus florissant. La confiance, autrefois bannie, se retablit universellement. Les proprietés de tout genre haussérent de prix, et quelqu'unes s'eleverent au de là de leur valeur réelle : et dans une revolution de peu d'années, l'Amerique presenta le spectacle interressant d'une contrée nouvelle sous une forme de gouvernement recemment adoptée, sortant d'un état qui tenait de près à l'anarchie, et acquerant tout le nerf et toute la stabilité des pays les mieux regis et les plus anciens.

Philadelphie participa dans un eminent degré, à cette prosperité qui faisait renaître les esperances presqu'eteintes de quatre millions d'hommes. La quantité de maisons neuves, baties dans un stile ingenieux et elegant, dans presque toutes les rues, embellirent la ville, en même

tems qu'elles contribuerent à ſon agrandiſſement. Sa population s'augmenta prodigieuſement. Les loyers de maiſons s'eleverent à un prix exceſſif, et dans beaucoup de circonſtances il furent doubles, et quelquefois triples de ce qu'ils avaient été un ou deux ans auparavant ; et comme cela arrive ordinairement quand une ville augmente en proſperité, les loyers excederent de beaucoup l'accroiſſement réel du commerce. Le nombre de ceux qui avaient beſoin de maiſons etant plus conſiderable, que celui des maiſons à louer, les uns encherirent ſur les autres ; et les affaires furent dans une telle ſituation, que pluſieurs perſons avec un cours de commerce aſſez raiſonable, pouvaient à peine payer leur loyers, et ne travaillaient veritablement que pour les proprietaires des maiſons qu'ils occupaient.* Le luxe qui accompagne ordinairement, et peutêtre inevitablement, la proſperité, fit des progrès très alarmans pour ceux qui ſavent combien la vertu, la liberté, et le bonheur d'une nation, dependent de ſa ſobrieté et de ſa temperance.

Beaucoup de nos citoyens ont été, pendant quelque tems dans l'habitude imprudente, de regler leur depenſes, ſur des ſpeculations faites dans ces inſtances de confiance, où toutes les probabilités ſont priſes pour des certitudes, et non ſur leurs profits actuels, ou ſur leurs revenus. Le nombre de caroſſes, de cabriolets et chaiſes que ſe ſont donnés naguere, des perſonnes d'une condition ordinaire, eſt à peine croiable. Pour ne point entrer dans un detail minucieux, il ſuffira de remarquer, que l'extravagance ſous differentes formes, a par degrés exclu les manières unies et franches de la ville. Et quoique ce ſerait une preſomption de tenter de lire dans les decrets du ciel, neanmoins peu de perſonnes, je crois, nieront que quelque evenement ne fut neceſſaire pour humilier l'orgueil de cette cité qui etait livrée à tous les excès de la prodigalité et de la diſſipation.

Cependant depuis Novembre 1792, juſqu'à la fin de Juin dernier, les affaires furent très entravés. L'etabliſſe-

* La gêne produit par la cherté des loyers, eſt peut être la ſeule exception à faire ſur l'obſervation générale de l'état floriſſant de Philadelphie.

ment de la Banque de Penſilvanie, qui ne fut qu'ebauché, pendant la plus grande partie de ce tems, arreta la circulation d'une quantité conſiderable d'eſpèces, dans les deux autres banques, ce qui mit les obſtacles à preſque toutes les eſpeces de negociations commercialles; à cela on doit ajouter les difficultés reſultantes de pluſieurs banqueroutes arrivées en Angleterre, qui jetterent dans l'embarras pluſieurs de nos principaux negocians. Durant cette periode, on eprouva des difficultés qu'on avait jamais connues dans cette ville* Mais en Juillet, le commencement des operations de la banque de Penſilvanie, dirigé ſur les principes les plus genereux et les plus etendus, remit les affaires dans une bonne ſituation. Tout le monde regarda comme vraiſemblable que l'automne verrait donner la plus grande extenſion au commerce. Mais combien les perſpectives des hommes ont peu de durée! Combien les projets fondés ſur les apparences terreſtres ſont incertains! Toutes ces eſperances flatteuſes s'evanouirent comme un ſonge.

En Juillet, arriverent les infortunés fugitifs du Cap-Français. A cette occaſion la bienfaiſance des habitans de Philadelphie, ſe deploya d'une manière digne d'eloges. Près de 12000 gourdes furent recuillis, en peu de tems, pour leur ſoulagement. Helas! bien peu d'entre les nombreux bienfaiteurs, alors dans une ſituation aiſée, penſerent que dans quelques ſemaines, ils laiſſeraient leurs femmes, et leurs enfans à la merci de la charité publique, comme cela eſt malheureuſement arrivé. Exemple terrible des promptes et inſtructives viciſſitudes de ce monde paſſager.

Vers ce tems, ce fleau deſtructeur, la fievre maligne, ſe gliſſait parmi nous, et coupait dans leur tige les plus belles fleurs que l'imagination peut ſe repreſenter. Helas, quel contraſte affreux elle a fait naitre! Beaucoup

* C'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion, de déclarer que la conduite généreuſe de la banque des Etats-Unis, dans ce tems d'épreuves, a ſauvé pluſieurs perſonnes méritantes et induſtrieuſes, de leur ruine totale. Jamais un ſemblable établiſſement ne ſe conduiſit ſur un plan meilleur et plus prudent, que celui qui fut adopté par la banque en cette circonſtance.

de femmes alors dans le sein de l'aisance et du contentement, sont actuellement privées de leurs epoux cheris, chargées d'une famille nombreuse à soutenir, et incapables de remplir la tâche aussi difficile. Beaucoup d'orphelins sont sans parens pour les nourir et les proteger. Beaucoup des familles entières sont peries—" et n'ont laissé aucun rejetton après elle."—Plusieurs de nos prinpales maisons de commerce se sont totalement dissoutes, par le decès des parties interessées, et leurs affaires se sont trouvées en consequence si derangées, que les pertes et les malheurs qui s'en suivront, sont incalculables. Pendant quelques semaines, les protests des billets excederent tout ce qu'on avait vû precedemment; par la raison que la plus grande partie des negocians et marchants ayant quitté la ville, ils se trouverent, par la stagnation des affaires, et par le manque de leurs ressources esperées, dans l'impossibilité de rien amasser pour le payment, et leurs billets furent protestés à l'echeance.*

J'espere qu'on me pardonnera ces observations preliminaires. Je vais actuellement commencer le triste sujet que j'ai entrepris de traiter. Puissais-je remplir cette tache à la satisfaction de mes lecteurs, et leur presenter un recit exact du plus terrible fleau que l'Amerique est jamais eprouvé. Au premier coup-d'œil, il paraìtrait que Philadelphie seul a été frappé de cette calamité, mais ses effets se sont etendus dans presque toutes les parties de l'union. Plusieurs cantons du Jersey, de la Delaware, du Maryland, de la Virginie, de Carolines du Sud et du Nord, de la Georgie, et des etablissemens reculés de la Pensilvanie tirent ce que leur est necessaire, si non entièrement, du moins principalement, de Philadelphie, qui est aussi le marché où ils portent leurs productions. Exclus de cette ville par la maladie, les marchants de ces differens endroits chercherent d'autres

* La banque des Etats-Unis prit, le 15 Octobre, un arreté qui autorisait le cassier à renouveller les billets quand les mêmes tireurs et endosseurs seraient offerts, et qui declarait que les billets ne seraient point protestés quand les endosseurs s'obligeraient par écrit, de la même manière que dans le cas du protest.

marchés qui n'etant point preparés à ce ſurcroit de demandes, ſe trouverent inſuffiſans; et la chaleur des ventes fit que les prix augmenterent exceſſivement. Ces marchants furent en outre dans les lieux où leur credit n'etait pas etabli, et dans pluſieurs cas ils furent obligé de payer d'avance. Enfin, pluſieurs entre eux n'ayant point d'occaſion pour envoyer leurs denrées au marché, les laiſſerent en conſequence invendues. C'eſt pourquoi les affaires languirent dans pluſieurs parties de l'union, de ſort que en ne conſiderant que du côté du commerce, les effets de la maladie dont il eſt queſtion, on peut dire, que le choc qu'elle a cauſé s'eſt fait reſſentir juſqu'aux extremités les plus eloignées de l'union.

Chapitre II.

Simptômes. Legère eſquiſſe du mode de traitement.

"Les ſimptômes qui caractériſaient le premier période de la fièvre, etaient, dans un grand nombre de cas, après un friſſon de quelque durée, un pouls vif et tendu—beaucoup de chaleur à la peau—mal à la tête, des douleurs aux reins et dans les membres—le viſage bouffi—les yeux enflammés—la langue humide—un ſentiment oppreſſif et douloureux à l'eſtomac, particulièrement lorſqu'on preſſe deſſus cette partie—des maux de cœur fréquens, des crachemens avec envie de vomir, ſans rien rejetter, excepté les derniers alimens pris—de la conſtipation &c. Et quand les ſelles étaient procurées, la première preſentait géneralement un vice de la bile, ou une obſtruction à ſon entrée dans les inteſtins. Mais les fortes purgations détruiſaient ordinairement cette apparence.

" Ces ſimptômes continuaient communement avec plus ou moins de violence depuis un juſqu'à trois, quatre, ou même cinq jours; et quand ils diminuaient graduellement, ils laiſſaient le malade exempt de toute douleur, mais dans une debilité générale. Mais quand

les ſimptômes fébriles diſparaiſſaient tout-à-coup, ils etaient immédiatement ſuivis d'une couleur jaune dans la cornée opaque, ou le blanc des yeux—d'une opreſſion croiſſante à la région précordiale.—Le malade eprouvait de fréquentes envies de vomir tout ce qu'il prenait, et feſaient beaucoup d'efforts, accompagnés d'un ſon rauque et caſſé.

" Si ces ſimptômes paraîſſaient toujours avec la même violence, ils etaient quelquefois accompagnés d'un vomiſſement d'une matière ſemblable à du café moulu dans ſa couleur et dans ſa conſiſtence, communement appellé le vomiſſement noir, ou ils etaient ſuivis d'hemoragies au nez, au pharinx, aux gencives, et à quelqu'autres parties du corps—d'une couleur pourprée tirant ſur le jaune, de ſignes de putridité ſur tout le corps, du hocquet, d'agitations, de ſoupirs longs et plaintifs, d'un délire lethargique, et finallement de la mort. Quand la maladie ſe terminait par le decès, s'etait generallement entre le cinquieme et le huitieme jour.

" Telle etait la marche la plus commune de cette terrible maladie dans ſes differens periodes. Cependant, il exiſtait des variations conſiderables dans les ſimptômes auſſi bien que dans la durée des periodes, ſuivant la conſtitution et le temperament du malade, l'état de l'atmoſphère, et le mode du traitement, &c.

" Dans quelques cas, les ſignes de putridité paraiſſaient au commencement ou avant la fin du troiſieme jour. Alors le vomiſſement noir, qui etait generalement un ſimptôme mortel, et la jauniſſe univerſelle paraiſſaient de bonne heure. Dans ces cas auſſi un delire obſcur et une grande proſtration de forces etaient les ſimptômes conſtans, et la lethargie venait très promptement.

" Dans quelques autres cas, les ſimptômes ſemblaient plutôt provenir du genre nerveux que du caractère inflammatoire. Dans ces cas, la couleur hicterique des yeux et de la peau, et le vomiſſement noir etaient plus rares. Mais dans preſque tous les cas, particulierement après que les nuits furent devenues ſenſiblement plus fraiches, tous les ſimptômes indiquaient une violent irritation, et une diatheſe inflammatoire. Alors la peau etait toujours ſeche, et les remiſſions preſque inſenſibles,

" Cependant les ſimptômes fébriles, comme il a été deja obſervé, ou diſparaiſſaient dans le troiſieme, quatrieme, ou cinquieme jour, et alors le malade recouvroit la ſanté ; ou etaient bientôt ſuivis par des ſimptômes differens, mais bien plus dangereux, par la debili é, un pouls profond, une peau froide, (qui prenait une teinte bazannée melée de pourpre) le vomiſſement noir, les hemorragies, le hoquet, l'anxiété, l'inſomnie, la lethargie, &c. Pluſieurs malades qui avaient ſurvecu au huitieme jour, et qui paraiſſaient hors de danger, moururent ſubitement par ſuite d'une hemorragie."*

Cette maladie etant nouvelle pour preſque tous nos medecins, il n'eſt pas etonnant, qu'il y aye eu des opinions ſi diviſées ſur le mode de traitement convenable, et même ſur le nom propre à cette maladie. Le docteur Ruſh a avoué, avec une candeur qui lui fait honneur, que, dans le commencement, il s'était tellement mepris ſur la nature de cette maladie, que dans ſes premiers eſſais, ayant employé des medecines douces, compoſées de ſels, pour purger ſes malades, ils moururent tous. Alors il fit uſage du traitement adopté dans les îles, ſavoir, du quinquina, du vin, du laudanum, et des bains froids, et ſur quatre malades en perdit trois.—Après quoi il eut recours à de fortes purgations de calomel et de jalap, et à la ſaignée, dont il ſe ſervit avec un ſingulier ſuccès.

Pluſieurs perſonnes attribuent l'honneur du premier eſſai du mercure dans cette maladie, aux docteurs Hodge et Carſon, qui, dit on, l'ont employé huit jours avant le docteur Ruſh. Je ne pretends rien decider ſur ce point. Mais qui que ce ſoit qui le premier a fait uſage du mercure, il eſt certain, qu'il a été très efficace, et qu'il a ſauvé pluſieurs malades. J'ai cependant connu quelques perſonnes, qui, j'ai tout lieu de le croire, ont été ſacrifiés à la grande reputation de ce remède ; parceque dans beaucoup de cas, il a été adminiſtré à des perſonnes qui etaient anterieurement d'un faible temperament, et qui etaient tombés dans une prompte diſſolution.

* Je dois la deſcription que je viens de donner des ſimptômes de cette fievre à l'amitié du docteur Currie, les ayant extrait de ſa lettre au docteur Senter.

J'ai appris d'une manière authentique, que, les demandes de purgations de calomel et de jalap, avaient été ſi multipliées que quelques apothecaires avaient été dans l'impoſſibilité de meler chaque doſe en détail, mais avaient melé une grande quantité de chacune de ces drogues, dans les proportions ordonnées ; et qu'enſuite ils avaient diviſé ce melange en doſes, de ſort qu'il etait arrivé ſouvent, qu'un malade avait pris une plus grande quantité de calomel, et un autre de jalap, que les medecins ne voulaient. On ſent aiſement toutes les conſequences fatales qui ont reſulté de cette conduite.

Un particulier plein de connaiſſances, qui s'eſt très diſtingué par les ſoins qu'il a donné à des perſonnes attaquées de cette maladie, dit, qu'elle etait ordinairement accompagnée de conſtipation ; et qu'à moins que cette conſtipation ne ceſſât dans les premieres douze heures, il n'avait vu perſonne en rechapper ; qu'au contraire, peu etaient morts de ceux chez qui les fortes purgations avaient operé dans ce tems.

La ſaignée a produit de très grands effets dans tous les cas, où il n'y avait pas de putridité. La quantité de ſang tirée dans beaucoup de circonſtances a été vraiment extraordinaire. Le docteur Griffits fut ſaigné ſept fois dans cinq jours, et attribue à cela ſa guériſon. On tira au docteur Meaſe juſqu'à ſoixante deux onces de ſang, dans cinq jours, ce qui le retablit, quoiqu'il fut au dernier periode de la maladie. Pluſieurs autres ont été ſaignés encore davantage, et ſe portent actuellement auſſi bien que jamais.

Les docteurs Ruſh et Wiſtar parlent très favorablement des effets ſalutaires de l'air froid, et des boiſſons froides. Ce dernier dit, qu'il a reçu plus d'avantages de l'air froid que de tout autre remède. Etant en délire, et ſouffrant beaucoup, il a été placé entre une fenêtre et une porte, la première deſquelles etait ouverte. Le vent ayant changé, devint plus froid, et ſoufla directement ſur lui. Les effets qu'il produiſit furent ſi avantageux que le malade revint bientôt de ſon délire—ſes douleurs le quitterent—dans une heure il recouvra entièrement ſa raiſon—et ſa fievre s'abbattit.

Un citoyen reſpectable qui a eu lui-même la fievre,

et qui en a obſervé les effets ſur onze perſonnes de ſa famille qui ont été gueries, m'à rapporté que, changer le malade de vetemens et le tranſporter d'une chambre chaude dans une autre un peu plus froide, apportait le changement le plus extraordinaire et le plus favorable, dans ſon pouls et dans ſa raiſon.

Chapitre III.

Première alarme à Philadelphie.—Fuite de ſes habitans. Les adminiſtrateurs des pauvres ſont accablés de travaux.

Il ſe paſſa quelque tems avant que la maladie fixât l'attention publique. Dans cet intervalle, elle enleva beaucoup de monde. La mort de Pierre Aſton, arrivée le 19 Août, après quelques jours de maladie, fut la première qui devint l'objet des converſations générales. Celle de madame le Maigre, le jour ſuivant, celle de Thomas Miller, le 25 du même mois, et celle de quelques autres perſonnes, après une courte maladie, repandirent une terreur univerſelle.

On commenca à fuir de Philadelphie le 25 ou 26 de ce mois; et l'epouvante fut ſi grande, que pendant quelques ſemaines, les charrettes, chariots, caroſſes et chaiſes furent conſtamment employés à tranſporter les familles et les meubles à la campagne dans toutes les directions. Beaucoup de perſonnes fermerent entierement leurs maiſons, d'autres y laiſſerent des domeſtiques pour en prendre ſoin. Dès-lors, le commerce devint extrêmement languiſſant. Les artiſans et les artiſtes demeurerent ſans occupation; et les rues preſenterent le tableau du deuil et de la triſteſſe.

Le premier avis officiel de cette maladie fut donné le 22 Août; ce jour le maire de Philadelphie, Mathew Clarkſon, eſq. ecrivit aux commiſſaires de la ville, et après les avoir inſtruit de la ſituation publique, il leur donna les ordres le plus preſſans de faire debarraſſer et nettoyer les rues, et de faire enlever toutes les boues

immediatement. Ces ordres furent repetés le 27, et de ſemblables furent donnés aux inſpecteurs du marché.

Le 26 du même mois, le college de medecine tint une aſſemblée, dans laquelle il porta ſon attention ſur la nature de cette maladie, et ſur les moyens de la prevenir et de la guerir. Il publia une adreſſe aux citoyens, ſignée de ſon preſident et de ſon ſecrétaire, dans laquelle il leur recommandait d'eviter toute communication non neceſſaire avec ceux qui étaient attaqués de la maladie; de mettre des marques ſur les fenêtres et portes des maiſons où etaient ces derniers; d'avoir grande attention de tenir les chambres des malades propres et aërées; d'établir un hôpital aux environs de la ville pour les recevoir; d'empêcher de ſonner les cloches; de faire porter en terre les morts ſur des voitures auſſi ſecretement que faire ſe pourrait; de faire nettoyer exactement les rues et les quais; d'éviter toutes fatigues du corps ou de l'eſprit; de ne point ſe tenir ou s'aſſeoir au ſoleil, ou en plein air; de s'habiller d'une maniere convenable à la ſituation du tems, et de ſe couvrir plutôt de vêtemens chauds que de vêtemens legers; d'éviter l'intemperance, et d'uſer avec moderation des liqueurs fermentées telles que vin, bierre et cidre. Le college de medecine y declarait pareillement ſon opinion ſur les feux allumés dans les rues, qu'il regardait comme très-dangereux et inefficaces pour arrêter les progrès de la fievre, et faiſait dependre plutòt cet effet de la poudre á canon brulée. Il y ajoutait qu'il était très-avantageux de faire uſage du vinaigre et du camphre, ſurtout dans les appartemens infectés, et que les perſonnes qui ſoignaient les malades ne pouvaient trop en porter dans leurs mouchoirs, ou dans des flacons d'odeurs.

En conſéquence de cette adreſſe, les cloches ne ſonnerent plus dès cet inſtant. L'utilité de cette meſure etait evidente; car les cloches ayant ſonné auparavant preſque tout le jour, avaient effrayé ceux qui étaient en ſanté, et precipité au tombeau des malades, par la ſeule influence d'une imagination frappée. On avait repandu l'idée que les feux faits dans les rues auraient la propriété de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la maladie. Le peuple allumait, en conſéquence, preſque

chaque nuit, de grands feux aux coins des rues. Le 29, le maire, conformement au ſentiment du college de medecine, publia une proclamation pour defendre cette pratique. Pluſieurs imaginerent de lui ſubſtituer le feu du canon, penſant que c'était un moyen certain pour prevenir la maladie. Cela fut pouſſé ſi loin, et expoſait á un tel danger, que cet uſage fut defendu par une ordonnance du maire.

Le 29, le gouverneur de cet Etat ecrivit une lettre au maire, dans laquelle il lui repreſentait la neceſſité de prendre des meſures vigoureuſes et deciſives, " pour prevenir l'accroiſſement du fleau et le detruire." Il y deſirait de voir mettre á exécution les differens moyens indiqués par le college de medecine. Le même jour, dans ſon adreſſe á la legiſlature, il l'informait qu'une maladie contagieuſe regnait dans la ville, et qu'il avait pris toutes les meſures pour s'aſſurer de ſon origine, de ſa nature, et de ſon etendue. Il l'aſſurait egalement que l'officier de ſanté, et le medecin du port, prendraient toutes les precautions pour calmer et detruire l'inquietude du public.

Le nombre des malades croiſſant journellement, et l'exiſtence d'un ordre contre l'admiſſion dans la maiſon de charité de toutes perſonnes attaquées d'une maladie contagieuſe, empêchant ceux-ci d'y trouver un aſile,* l'etabliſſement d'un hopital temporaire devint indiſpenſable; et trois adminiſtrateurs des pauvres prirent, vers le 26 d'Août, poſſeſſion du cirque, dans lequel M. Ricketts avait fait precedemment ſes exercices equeſtres, comme etant le ſeul endroit qu'ils pouvaient ſe procurer alors pour cet etabliſſement. La, furent tranſportées ſept perſonnes attaquées de la maladie, et elles y reſterent, pendant quelque tems, expoſées au grand air, et

* A cette époque, le nombre des pauvres dans la maiſon de charité était de 3 à 400; et les directeurs craignant que la maladie contagieuſe ne ſe gliſſât parmi eux, mirent à exécution cet ordre qui avait été fait long-tems auparavant. Mais cependant, ils ſecoururent les malades contagieux de tout l'argent qui était dans leur caiſſe, et leur fournirent des lits, couvertures, &c.

ſans aucune aſſiſtance.* Un de ces malades ſe traîna ſur le terrein communal, où il expira à quelque diſtance des maiſons. Deux autres moururent dans le cirque : le corps de l'un d'eux fut enlevé à propos, et celui de l'autre reſta dans un etat de putrefaction, pendant près de quarante-huit heures, á cauſe de la difficulté qu'il y avait de ſe procurer quelqu'un pour le tranſporter. A cette occaſion, une ſervante donna un exemple de courage dont peu d'hommes auraient été capables en ce tems. Le charretier qui á la fin s'etait engagé á tranſporter ce corps, n'ayant perſonne pour l'aider, et n'etant pas capable de mettre ſeul le cadavre dans la bierre, etait ſur le point d'abandonner ſon entrepriſe, et de ſe retirer. Cette fille l'ayant apperçu, et voyant les difficultés qu'il eprouvait, lui offrit ſes ſervices, á condition qu'il n'en dirait rien à la famille qu'elle ſervait. † En conſequence, elle lui aida á mettre dans le cercueil ce corps qui etait deja livré aux vers, et dans l'etat de putrefaction la plus repouſſante. C'eſt avec plaiſir que j'ajoute que cette fille eſt encore exiſtante, malgré cet exploit hazardeux.

Les habitans des environs du Cirque prirent l'allarme, et menacerent de brûler ou de detruire ce batiment, ſi on n'en ſortait pas les malades ; et ils auraient, je crois, mis cette menace á execution, ſi on avait tardé un jour de plus á condeſcendre á leur deſir.

Le 27, ſept des adminiſtrateurs des pauvres eurent une conference avec quelques-uns des magiſtrats au ſujet de cette fievre, dans laquelle on reconnut l'indiſpenſable neceſſité de trouver une maiſon propre á ſervir d'hôpital, dans les environs de la ville, pour recevoir les pauvres attaqués de cette maladie.

En conſequence, ſur le ſoir du même jour, les adminiſtrateurs des pauvres convinrent de pluſieurs reſolutions, ſávoir : de faire les derniers efforts pour ſe procurer une maiſon, ainſi qu'il a été dit plus haut, (hors

* Les gages les plus conſidérables furent offerts pour avoir des hoſpitalières, ſans qu'on ait pu s'en procurer.

† Si cette famille avait été inſtruite de ce fait, cette fille aurait été renvoyée ſur le champ.

de la ville, mais le plus près poſſible, ſans compromettre la ſureté des habitans,) pour ſervir d'hôpital, et y recevoir les pauvres qui etaient ou ſeraient affligés de la fievre contagieuſe, et qui etaient dénués de tous autres moyens pour ſe procurer les choſes neceſſaires à leur traitement; d'engager les medecins, hoſpitalières et garde-malades, á reunir tous les moyens de ſecours dans cette maiſon; de choiſir, dans chaque diſtrict, des perſonnes pour s'enquérir de tous pauvres attaqués de la maladie, pour leur adminiſtrer des ſecours dans leur propre maiſon, ou bien les faire tranſporter á l'hôpital, ſi cela etait néceſſaire. Ils ſe reſervèrent, en même tems, la liberté de tirer ſur le maire pour telles ſommes qu'il faudrait pour mettre leurs plans a execution.

Conformement á ces reſolutions, un comité d'adminiſtrateurs fut nommé pour faire la recherche d'une maiſon convenable, et après l'examen requis, on jugea qu'une maiſon adjacente à Buſh-Hill, (la maiſon de campagne de William Hamilton, eſq.) etait très-propre pour ce deſſein. Ce particulier etait alors abſent, et n'avait pas de repreſentans en ville; mais la grande urgence du cas n'admettant pas de delai, huit des adminiſtrateurs, accompagnés de Hilary Baker, eſq. un des quarteniers de la ville, avec l'agrement du gouverneur, ſe tranſporterent, le 31 d'Août, á la maiſon qu'ils avaient en vue: et après avoir eprouvé quelque oppoſition de la part du locataire qui l'occupait, ils prirent poſſeſſion de Buſh-Hill, et le ſoir même y envoyerent les quatre malades qui etaient au cirque.

Bientôt après, les adminiſtrateurs des pauvres de cette ville, excepté Jacques Wilſon, Jacob Tomkins jeune, et Guillaume Sanſom, ceſſerent d'exercer leurs charges, preſque tous etant ſortis de la ville. Avant cette vacance de leurs offices, ils prirent la reſolution de n'admettre aucun pauvre que ce fût dans la maiſon de charité, pendant la durée de la maladie.* Tout le ſoin des pauvres

* La raiſon de cet ordre était que pluſieurs pauvres qui avaient été admis precedemment, dans l'hôpital de charité, ſur des certificats de medecins, qui atteſtaient qu'ils n'étaient pas attaqués de la maladie, en étaient cependant morts dans cette maiſon.

de cette ville, ſoit pour pourvoir á Buſh-Hill, ſoit pour y faire tranſporter les malades, ſoit pour faire enterrer les morts, roula par-conſequent ſur les trois adminiſtrateurs dont il a été parlé.

Chapitre IV.

Deſeſpoir général.—Scènes deplorables.—Aſpect terrible de la nature humaine.—Noble contraſte.

LA conſternation du peuple de Philadelphie fut portée, á cette epoque, au-dela de toutes les bornes. La crainte et l'epouvante etaient gravées ſur preſque tous les viſages. La plus grande partie de ceux qui avaient des moyens s'enfuirent de la ville. Parmi ceux qui reſterent, pluſieurs ſe renfermerent dans leurs maiſons, et craignirent de paraître dans les rues. La fumée du tabac etant regardée comme un preſervatif, beaucoup de perſonnes, même des femmes, et des petits garçons, avaient preſque conſtamment des ſigarres à la bouche. D'autres, mettant une pleine confiance dans l'ail, en mâchaient preſque tout le jour; quelques-unes en portaient dans leurs poches et dans leurs ſouliers. Beaucoup craignirent de laiſſer les barbiers et perruquiers approcher d'eux, parce qu'il y avait eu des exemples de quelques-uns d'entre ces derniers qui avaient raſé des cadavres,—et de beaucoup d'autres qui s'etaient engagés pour tirer du ſang aux malades. Quelques perſonnes qui pouſſerent les precautions encore plus loin, acheterent des lancettes pour leur propre uſage, n'oſant pas ſe faire ſaigner avec les lancettes des barbiers. Peu de maiſons furent un ſeul inſtant dans le jour exemptes des odeurs de poudre á canon , de tabac brûlé, de nitre, et d'aſperſions de vinaigre, &c. Quelques egliſes furent preſque abandonnées, et d'autres entierement fermées. Le caffé fut auſſi fermé, ainſi que la bibliotheque de la ville, et preſque tous les bureaux publics—.Trois ou quatre gazettes journalieres furent diſcontinuées,

comme auſſi quelques-unes des autres.* Quantité de perſonnes etaient preſque ſans ceſſe occupées à purifier, nettoyer, et blanchir les murs de leurs chambres. Ceux qui s'aventuraient dehors, avaient des mouchoirs ou des eponges impreignées de vinaigre ou de camphre, ſous leur nez, ou bien des bouteilles d'odeur remplies de vinaigre des quatre voleurs. D'autres portaient des morceaux de cordes gaudronnées dans leurs mains, ou dans leurs poches, ou des ſachets de camphre liés autour de leurs poignets. Les corps des citoyens les plus reſpectables, même de ceux qui n'etaient pas morts de la maladie epidemique, furent portés en terre ſur la fleche d'une chaiſe, le cheval mené par un negre, ſans être accompagné par un ami ou une connaiſſance. Le peuple ſe hâtait de changer de route à la vue d'une bierre venant à lui. Beaucoup ne marchaient jamais ſur les trotoirs, mais allaient au milieu de la rue, pour eviter en paſſant d'être infectés par les maiſons où il etait mort quelqu'un. Les amis et les connaiſſances s'evitaient mutuellement dans les rues, et exprimaient leur conſideration ſeulement par un froid ſigne de tête. L'antique coutume de ſe donner la main devint tellement inuſitée, que pluſieurs reculaient avec effroi au ſeul ſigne de preſenter la main. Il ſuffiſait qu'une perſonne portât un crêpe, ou quelque ſigne de deuil, pour être fuie comme une vipere ; et pluſieurs ſe vantaient beaucoup de l'habileté et de l'adreſſe avec leſquelles elles evitaient toutes les perſonnes qu'elles rencontraient, et certainement il n'eſt pas poſſible qu'à Londres, à la derniere epoque de la peſte, on ait vu plus de ſignes de terreur qu'à Philadelphie depuis le 25 ou 26 Août juſqu'à la fin de Septembre. Quand le peuple prenait ſur lui la reſolution de ſortir dehors et de prendre l'air, les charrettes conduiſant les malades à l'hôpital ou portant les bierres en terre, qui

* Il n'eſt pas hors de propos de ſaiſir cette occaſion pour dire que la Gazette Federale, imprimée par André Brown, a été continuée ſans interruption, et avec la même habileté, pendant le cours de cette calamité, et rendait aux citoyens des Etats-Unis le ſervice de leur donner connaiſſance de l'état de Philadelphie et de la maladie qui y regnait.

paſſaient preſque tout le jour, abattaient bientôt ſon courage et le plongeaient dans le deſeſpoir.

Tandis que les choſes etaient dans cet état deplorable, et que le peuple etait reduit au dernier degré du deſeſpoir, on ne dut pas être etonné des faits horribles qui ſe paſſerent, et qui ſemblaient annoncer la diſſolution de tous les liens les plus ſacrés et les plus chers de la ſociété. Qui peut, ſans fremir, penſer à un epoux marié peut-être depuis vingt ans, abandonnant ſa femme dans ſa derniere agonie—à une femme inſenſible s'eloignant de ſon mari au lit de la mort—à des peres et meres oubliant leurs fils uniques—à des enfans denaturés fuyant les auteurs de leurs jours, et les laiſſant à leur ſort ſans s'informer de leur ſanté—à des maitres envoyant deforce leurs domeſtiques fidels, ſur le ſeul ſoupçon de la fievre, à Buſh-Hill, qui, ſemblable en ce tems au Tartare, etait ouvert à tous, mais ne rendait jamais perſonne—à des domeſtiques abandonnant des maitres bons et humains qui avaient beſoin ſeulement de quelques ſoins pour être retablis en ſanté—qui, dis-je, peut penſer ſans horreur à tous ces faits? Cependant, ils ſont arrivés preſque journellement dans chaque quartier de la ville: et telle etait la force de l'habitude, que les perſonnes qui etaient coupables de ces traits de cruauté, n'en reſſentaient pas de remords—ni ne furent point couverts de l'execration de leurs concitoyens qu'une pareille conduite leur aurait attirée dans d'autres circonſtances. Et vraiment, dans cette criſe affreuſe, l'amour de ſoi-même a été porté ſi loin chez pluſieurs, qu'ils furent moins ſenſibles à la perte d'un pere, d'un epoux, d'une femme, ou d'un fils unique, qu'ils ne l'auraient été, dans une autre circonſtance, à la mort d'un domeſtique ou même d'un petit chien favori.

Cette conduite produiſit des evenemens malheureux et affligeans, dont on n'a pas d'exemples, et que rien ne peut pallier que la terreur extraordinaire du public, et que la grande loi de ſa propre conſervation, dont l'empire ſe fait ſentir à tous les êtres animés de l'univers. Pluſieurs perſonnes, d'une fortune opulente, qui feſaient travailler et nourriſſaient beaucoup de monde, furent laiſſées aux ſoins d'un negre, après que leurs femmes,

leurs enfans, leurs commis & leurs serviteurs eussent fui, et les eussent abandonnés à leur sort. Dans beaucoup de cas, on ne pouvait se procurer des secours, á quelque prix que ce fût. Il est naturel de penser que la situation du pauvre était encore pire que celle du riche. Plusieurs de ces derniers perirent, sans avoir une main charitable pour leur donner un verre d'eau, pour leur faire prendre les medecines, et leur rendre tout autre service d'humanité. On trouva plusieurs corps morts etendus dans les rues, de personnes qui n'avaient ni maison, ni habitation, et qui n'avaient pu trouver d'asile.

Un homme et sa femme, parmi plusieurs autres faits, furent trouvés morts dans leur lit, ayant au milieu d'eux un petit enfant qui suçoit le sein de sa mère. On ignore combien il y avait de tems qu'ils étaient là.

Une femme, dont le mari venait de mourir de la fièvre, fut saisie des douleurs de l'enfantement, et n'ayant personne pour l'assister que les femmes du voisinage, qui n'osèrent entrer dans la maison, elle resta pendant quelque tems dans un degré de detresse qu'on ne peut decrire. A la fin, elle s'efforça de se trainer jusqu'à la fenêtre, et cria au secours. Deux hommes qui passaient montèrent l'escalier; mais ils arrivèrent trop tard; elle lutait avec la mort, et dans peu de tems expira entre leurs bras.

Une autre femme, dont le mari et les deux enfans étaient etendus morts dans la chambre où elle était, se trouva dans la même situation que la première, sans sage-femme, ni aucune autre personne, pour la secourir. Ses cris à la fenêtre attirèrent un des chartiers employés par le comité pour le secours de malades. Avec son assistance, elle accoucha d'un enfant qui mourut au bout de quelques minutes, de même que sa mère, entièrement epuisée par les douleurs qu'elle venait d'eprouver dans le travail, et affectée d'ailleurs de l'horrible spectacle qu'elle avait devant elle. Ainsi se trouvaient dans une seule chambre cinq corps, une famille entière, qui dans une heure ou deux fut transportée au cimetière. Il y eut beaucoup d'exemples de femmes respectables, qui, dans leurs couches, furent obligées de se confier à

leurs fervantes pour être delivrées : et quelques-unes n'eurent pas d'autre aide que celle de leurs epoux. Quelques-unes des fages-femmes étaient mortes, et les autres avaient fui de la ville.

Une fervante appartenant à une famille de cette ville dans laquelle la fièvre regnait, craignant le danger, refolut d'aller dans la maifon d'une de fes connaiffances à la campagne. Mais elle fut attaquée de la maladie en route, et revint en ville, où elle ne trouva plus perfonne pour la recevoir. Un des adminiftrateurs des pauvres donna ordre au charretier de la tranfporter dans la maifon de charité, dans laquelle on refufa de l'admettre. Elle fut rapportée, et l'adminiftrateur des pauvres offrit cinq gourdes, pour lui procurer un logement pour une feule nuit : mais en vain. A la fin, après tous les efforts faits pour lui trouver un afile, elle expira dans la charette.

On ferait un volume, fi on voulait rapporter tous les faits malheureux de cette nature qui font arrivés. Il n'aurait pas été à propos de les paffer tous fous filence. —Il ferait ennuyeux de s'appefantir plus long-tems fur ces faits : ce que nous avons rapporté fuffit. Mais je dois obferver, qu'ils font arrivés lors de la première periode de la terreur generale. Depuis que les citoyens furent revenus un peu de leur frayeur, ils font devenus rares.

Ces fcènes terribles tendant à faire naître fur l'efprit humain une opinion defavorable, il eft à propos de jeter quelque clarté fur ce fujet, par-tout où la juftice et la vérité le permettront. Au milieu de l'abandon general des malades, qui a eu lieu à cette epoque, on a vu plufieurs exemples d'hommes et de femmes, quelques-uns d'une condition ordinaire, d'autres de l'état le plus élevé, dans l'exercice des devoirs de l'humanité, s'expofer à des dangers qui avaient epouvanté des hommes qui ont mille fois affronté la mort, fans crainte, au milieu d'une bataille. Quelques-uns d'eux, helas! ont fuccombé dans ces pieux devoirs ! Mais pourquoi les regretterait-on ! Jamais on n'a pu mourir plus glorieufement. Au milieu de ce groupe d'hommes bienfaifans, s'eleve Jofeph Inskeep, un excellent

homme dans toutes les relations sociales, bon citoyen, bon frère, bon epoux et bon ami.—Il a consacré ses instans aux malades abandonnés, à les soutenir et consoler dans leur affliction, et il a accordé toute sorte de secours, avec la même facilité á l'etranger inconnu comme á son meilleur ami. Les exemples sont nombreux d'hommes rendus à leurs familles par ses soins affectueux et ses attentions, et arrachés à la mort.—Dans plusieurs circonstances, il a été obligé lui-même de mettre les corps morts dans la bierre, lorsque les parens fuyaient ce triste devoir. Andrew Adgate, Joab Jones, et Daniel Offley se sont distingués par la même conduite, et par les secours accordés á grand nombre de malheureux dépourvus de tous autres moyens. J'ai deja parlé des dignes citoyens Wilson et Tomkins. Le rev. M. Fleming et le rev. M. Winkhause se sont épuisés par une succession de travaux, de jour et de nuit, en servant les malades, et en leur administrant tous les secours temporels et spirituels.

Quant à ceux qui ont heureusement survecu á ces dangers, et qui sont conservés á leurs concitoyens, j'en dirai aussi quelque chose. Ils jouissent de la meilleure des recompenses, l'approbation de leurs propres consciences : et je suis intimement persuadé que dans les solitudes les plus secrettes et les plus cachées aux yeux du public, ils auraient tenu la même conduite. Mais après le sentiment d'avoir bien fait, vient l'approbation de nos amis et de nos concitoyens ; et quand la dette est grande et qu'elle ne peut se payer que par l'eloge, ce serait la pire de toutes les avarices que de le retenir. Nous sommes toujours disposés, et que trop disposés, helas ! á prodiguer la censure. Et comme si nous craignions de ne l'employer assez, nous en comblons ordinairement la mesure. Puisque nous sommes si empressés de detourner de l'extravagance, du vice, et du crime, par le reproche, pourquoi ne serions-nous pas egalement disposés á stimuler á des actes de vertu et d'heroïsme en donnant avec franchise des eloges qui sont merités ? Si je puis supposer que dans quelqu'evenement futur egalement dangereux, le faible temoignage que j'ai eu occasion de porter en faveur de ces dignes citoyens,

excitera chez d'autres une noble emulation d'imiter leurs ſublimes vertus, ce ſera pour moi la plus grande conſolation que j'aie jamais eprouvée.

Les vertus du rev. Henri Helmuth ſont de l'eſpece la plus elevée. Il employa tous ſes momens, pendant toute la durée de la maladie, à des œuvres de miſericorde, à viſiter et ſoulager les malades, à conſoler les affligés, et à donner des ſecours à ceux qui en avaient beſoin. Près de ſix cens perſonnes de ſa congregation payerent le dernier tribut à la naturé, depuis le commencement de la fievre maligne, et je crois qu'il les a ſoignées preſque toutes. Sa conſervation au milieu de tant de dangers auxquels il fut expoſé, eſt un miracle. Le rev. C. V. Keating, le rev. M. Uſtick, et le rev. M. Dickens, ont ſuivi la même carriere, et ont rempli leurs devoirs avec un egal danger. Le venerable vieillard, Samuel Robſen, a rempli, comme un ange tutelaire, et d'une maniere infatigable, juſqu'aux ſervices de la cuiſine, dans toutes les familles de ſon voiſinage qui n'avaient perſonne en état d'en ſoigner une autre. Thomas Alibone, Lamber Wilmer, Levi Hollingſworth, John Barker, Hannah Paine, John Hutchinſon, et grand nombre d'autres, ſe ſont diſtingués par les bienfeſans ſervices d'une humanité deſintereſſée. Magnus Miller, Samuel Coates, et d'autres bons citoyens, ont, dans ces tems de detreſſe et de difficulté, avancé de l'argent á des perſonnes dont les reſſources étaient arrêtées, et qui, accoutumées à une vie d'independance, etaient abſolument denuées des moyens de ſubſiſtance. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que, comme cette veuve au denier, dont l'ecriture parle avec tant d'eloge, une veuve reſpectable, dont je ſuis fâché de ne pouvoir dire le nom, et dont les moyens étaient très-modiques, vint à la Maiſon-de-ville, offrir au comité vingt gourdes pour le ſoulagement des pauvres. John Connelly employa ſes momens près des malades, tandis que leurs femmes, leurs enfans, et leurs amis les abandonnaient. Deux fois il fut attaqué de la maladie; deux fois il fut juſqu'au bord du tombeau, prêt à l'engloutir : cependant, nullement effrayé du danger imminent auquel il avait echappé, il revint á la charge. Je ſens, á cette partie de mon ſujet, des emotions que

mon ſtile peu chaleureux, je le crains, ne ſera pas eprouver á mes lecteurs. Je ſouhaite qu'ils s'arrêtent ſur cette partie de mon ecrit, avec un degré d'interêt egal á celui que je reſſens á la tracer. Quand on conſidere l'homme ſous ce point de vue, on perd l'idée de ſa faibleſſe, de ſon imperfection, de ſes vices. Il reſſemble alors á la divinité qui eſt un treſor inepuiſable de miſericorde et de bonté ; et comme homme, je me rejouis de ce qu'il m'eſt échu en partage d'être le temoin et l'ecrivain d'actes de magnanimité qui ſuffiſent pour mettre le genre humain á couvert de toute detraction et de tout reproche.

CHAPITRE IV.

La calamité s'augmente. Les citoyens bienſeſans ſont invités à aſſiſter les adminiſtrateurs des pauvres. Dix s'offrent volontairement. Choix d'un comité pour le ſoulagement des malades. Situation de Philadelphie.

SUR ces entrefaites, la ſituation des choſes devint de jour en jour plus ſerieuſe. Ceux des adminiſtrateurs qui avaient continué l'exercice de leur charge, ſe virent bientôt accablés des devoirs qu'elle leur impoſait, qui ſe multiplierent á un tel point qu'ils ſe trouverent dans l'impoſſibilité de les remplir. J'ai deja dit que dans la cite il n'y en avait que trois qui euſſent perſeveré dans l'exercice de leurs devoirs. * Les

* A l'égard des adminiſtrateurs des pauvres, j'ai été mal compris. J'ai parlé ſeulement de ceux de la ville. Ceux des fauxbourgs ſont reſtés à leur poſte ; et deux d'entr'eux, William Peter Sprague, et William Gregory, rendirent dans les fauxbourgs du Nord les mêmes ſervices que le comité rendit dans la ville, ſavoir, pour l'enterrement des morts et le tranſport des malades. Dans ceux du Sud, les mêmes devoirs furent remplis par Clement Humphreys, par M. Cornish et Robert Jones. Loin de moi de vouloir priver perſonne d'un éloge ſi juſtement et ſi haſardement mérité. Je regrette ſeulement que le manque de tems m'ait empêché de recueillir les noms de tous ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs ſoins à alleger le poids de cette calamité publique.

lecteurs n'apprendront pas ſans chagrin que deux d'entr'eux, James Wilſon et Jacob Tomkins, excellens et infatigables jeunes gens, dont les ſervices étaient á cette epoque de la plus grande utilité, furent victimes de leur amour pour l'humanité. Le troiſième, William Sanſom, fut egalement, dans l'exercice de ſa charge dangereuſe, attaqué de la maladie, et conduit au bord du tombeau ; mais il eut le bonheur d'echapper. Le nombre des morts augmentait de jour en jour. On dut á la terreur generale la difficulté de pouvoir ſe procurer des hoſpitalieres, des charretiers et des garde-malades. Dans ces circonſtances, le maire de cette ville fit publier, le 10 de Septembre, une adreſſe aux citoyens, annonçant que les adminiſtrateurs des pauvres, exiſtans, avaient le plus grand beſoin d'aide, et invitant les citoyens bienfeſans, touchés de la detreſſe generale, á prêter leurs ſecours. En conſéquence de cette adreſſe, une aſſemblée de citoyens ſe tint á la Maiſon-de-ville, le jeudi 12 Septembre, á laquelle peu de perſonnes ſe preſenterent, tant la conſternation était generale. La ſituation des pauvres y fut pleinement conſiderée ; et dix citoyens, Iſraël Iſraël, Samuel Wetherill, Thomas Wiſtar, Andrew Adgate, Caleb Lownes, Henri Deforeſt, Thomas Peters, Joſeph Inskeep, Stephen Girard et John Maſon, s'offrirent pour aider les adminiſtrateurs des pauvres. A cette aſſemblée, on choiſit un comité pour conferer avec les medecins qui avaient ſoin de Buſhhill, etfaire un rapport de l'état de cet hopital. Le comité rapporta, le ſoir du jour ſuivant, que cette maiſon était en mauvais ordre, et manquait de preſque tout.

Le ſamedi 14, il ſe tint une autre aſſemblée, dans laquelle l'état alarmant des choſes ayant été pleinement conſideré, il fut reſolu d'emprunter quinze cens gourdes á la banque du Nord d'Amérique, afin de ſe procurer tout ce qui était néceſſaire pour l'uſage des perſonnes attaquées de la fievre maligne. A cette aſſemblée, on choiſit un comité pour traiter de toutes les choſes néceſſaires au ſoulagement des malades, et ſe procurer des medecins, des hoſpitalieres et des garde-malades, etc. C'eſt ce comité qui, en vertu de ſa creation, a depuis ce

jour jufqu'à-préfent, veillé fur les malades, les pauvres, les veuves et les orphelins. Il eft digne de remarque, et cela peut en encourager d'autres dans des tems de calamité publique, c'eft que ce comité confiftait originairement feulement en vingt-fix perfonnes, prefque toutes d'une condition très-honnête. De ces perfonnes, quatre moururent, favoir, Andrew Adgate, Jonathan Dickinfon Sargeant, Daniel Offley et Jofeph Inskeep; les deux premiers au commencement de leurs travaux. Parmi les autres, quatre n'affiftaient jamais au comité. " Toute la fatigue et la chaleur du jour " furent donc fupportées par dix-huit perfonnes, dont les efforts furent fi bien fecondés par la providence, qu'ils furent les inftrumens dont elle fe fervit pour arrêter les progrès du fleau, pour foulager les malades et faire renaître la confiance chez les habitans epouvantés de Philadelphie. Il eft bien honorable pour ce comité d'avoir conduit fes operations avec plus d'harmonie qu'on n'en voit ordinairement dans une affemblée compofée d'un pareil nombre de perfonnes. Probablement, jamais il n'en a exifté une où tous les membres furent auffi exacts á leur pofte ; les affemblées, dans les tems les plus defaftreux ; dans ces tems qui, pour nous fervir du langage emphatique de Payne " eprouvent les ames des hommes " étaient compofées generalement de douze, treize et quatorze membres.

Jamais peut-être une ville ne fut dans une fituation femblable á celle de Philadelphie á cette epoque. Le prefident des Etats-Unis, fuivant fa coutume, etait parti avec fa famille pour Mont-Vernon. Prefque tous les autres officiers du gouvernement federal etaient abfens. Le gouverneur qui avait été malade, était allé á fa campagne, fituée près les chutes du Schuylkill, par ordre des medecins. Prefque tous les officiers de cet Etat s'etaient egalement retirés. Les magiftrats de la ville, excepté le maire , * et John Barclay,

* Ce magiftrat mérite des éloges particuliers : il fut le premier qui invita les citoyens à fe réunir fous la bannière de la charité ; il convoqua l'affemblée où l'on nomma le comité

esq. * étaient hors de la ville, aussi bien que presque tous ceux des districts. Nous avons dejá parlé de la situation des administrateurs des pauvres † ; ainsi, toutes les places du gouvernement etaient presque vacantes, et semblaient, par un consentement universel, quoique tacite, se reunir dans les mains du comité.

Chapitre VI.

Offre magnanime. Malheureux etat de Bushhill. L'ordre y est introduit.

A l'assemblée du 15 Septembre, arriva une action á laquelle la plume la plus eloquente pourrait á peine rendre la justice qu'elle merite. Stephen Girard, riche negociant, né en France, et un des membres du comité, touché de la malheureuse situation des malades à Bush-hill, s'offrit volontairement comme directeur, pour surveiller cet hopital. La surprise et la satisfaction, excitées par un effort aussi extraordinaire d'humanité, peut mieux se concevoir que s'exprimer. Peter Helme, natif de Pensilvanie, aussi membre du comité, poussé par les mêmes motifs d'humanité, offrit ses services pour le même departement. Leurs offres furent acceptées, et le même jour, après midi, ils entrerent en

pour le soulagement des malades, aussi bien que ceux qui l'avaient précédé ; il fut élu président de ce comité auquel il assista ponctuellement pendant toute la durée de la maladie.

* Ce particulier, ex - maire de Philadelphie, a exercé les deux charges de quartenaire et de président de la banque de Pensilvanie. Il s'est devoué entièrement aux devoirs de ces deux places, excepté pendant la durée d'une maladie qui le menaça de le joindre aux citoyens precieux dont nous avons été privés.

† Les directeurs des maisons de charité remplissaient fidelement les devoirs qui leur étaient imposés, et se trouvaient à ces maisons chaque semaine.

exercice de leur charge, auſſi dangereuſe qu'elle était méritante.

Pour ſe former une juſte idée de l'importance de l'offre faite par ces citoyens, il eſt néceſſaire de conſiderer avec attention la conſternation generale, qui, à cette epoque, avait penetré dans tous les quartiers de la ville, et qui feſait regarder les ſoins accordés aux malades rien moins que comme un ſacrifice certain de ſa perſonne. Sans être influencé par aucunes reflexions de cette eſpece, et ſans aucune induction quelconque, mais par de purs motifs d'humanité, ces citoyens s'avancerent et ſe preſenterent comme les enfans perdus du comité. Je crois avec confiance que la reconnaiſſance de leurs concitoyens ſera auſſi longue que la memoire de leur conduite bienfeſante, qui, je l'eſpere, ne mourra pas avec la generation preſente.

Le 16, les directeurs de Buſhhill, après une inſpection perſonnelle de l'état de cet hopital, firent un rapport de ſa ſituation, qui était vraiment deplorable Ils preſenterent un tableau de miſere, tel qu'il n'en a jamais exiſté. Des hoſpitalieres et garde-malades, ſcelerats et vicieux (à peine pouvait-on en trouver quelques-uns d'un bon caractere á cette epoque !) feſaient des excès avec les proviſions et autres choſes preparées pour les malades, qui, excepté aux heures où les medecins étaient préſens, étaient entierement privés de toute aſſiſtance. Le malade, l'agoniſant et le mort étaient confondus enſemble. On ſouffrait que l'ordure et les autres evacuations du malade reſtaſſent dans l'état le plus degoûtant qu'il ſoit poſſible. Aucune apparence d'ordre et de regularité n'exiſtait dans cet hopital. C'était dans le fait une vaſte boucherie humaine, où de nombreuſes victimes étaient immolées á l'autel de la debauche et de l'intemperance. Il ne faut pas s'etonner, d'après cela, qu'il ſe ſoit repandu dans la ville une ſi grande crainte de cette maiſon, que d'y être tranſporté etait regardé comme le ſceau de la mort. En conſequence, on vit differens exemples de malades fermant leurs chambres, et reſiſtant au deſſein de les en faire ſortir. A la fin, les pauvres furent tellement effrayés d'être envoyés à

Buſhhill, qu'ils ne voulaient pas avouer d'être malades, juſqu'à ce qu'il ne leur fût plus poſſible de le cacher; car il doit être obſervé que la terreur de la contagion etait ſi repandue, qu'auſſi-tôt que quelqu'un tombait malade, l'alarme regnait dans tout le voiſinage, et on ſe ſervait de tous les moyens pour tranſporter de force le malade á Buſhhill. Les cas où le pauvre peuple fut porté de cette maniere à l'hopital, quoiqu'il ne fût attaqué que de friſſons ordinaires et de fievres communes, ſont nombreux et affligeans. Il ne manqua pas d'exemplés de perſonnes legèrément malades, envoyées à Buſhhill par ſuite de la terreur panique des voiſins, qui ſaiſirent la premiere occaſion de s'enfuir de Philadelphie.

Les reglemens adoptés pour Buſhhill ſont les ſuivans. Une des chambres de la maiſon (qui en contient quatorze, et auſſi trois grands veſtibules) était deſtinée pour la gouvernante, et celles qui étaient ſous elle.—Onze chambres et deux veſtibules pour les malades. Ceux qui etaient fort mal étaient dans une chambre.—On en avait deſtiné une pour les agoniſans. Les hommes et les femmes étaient ſoignés dans des chambres diſtinctes, et etaient ſervis par des garde-malades de leur ſexe. Chaque malade avait un lit, des draps blancs, un oreiller, deux ou trois couvertures, une ecuelle, une aſſiette, une ceuiller, du linge blanc, quand cela etait neceſſaire. On comptait cent quarante lits dans cet hôpital. La nouvelle maiſon que le comité fit conſtruire, lorſque l'ancienne ſe trouva inſuffiſante pour contenir les malades commodement, avait ſoixante pieds dans ſa façade et quatre-vingt pieds ſur le derriere, avec trois chambres au rez-de-chauſſée, une deſquelles était deſtinée pour les hoſpitalieres de cette maiſon, et les deux autres pour les malades. Chacune de ces dernieres contenait dix-ſept lits ; le grenier, deſtiné pour les convaleſcèns, était diſpoſé pour contenir quarante lits.

Ce grenier eſt vaſte et commode, conſtruit en pierre, diviſé en trois appartemens : un deſquels était occupé par les medecins reſidans et l'apothicaire. Un autre contenait quarante lits pour les convaleſcens, et le der-

nier contenait cinquante-fept lits pour les femmes convalefcentes.

A quelque diftance á l'Oueft de l'hopital était elevé un batiment pour fervir de magafin aux cercueils et de depôt aux cadavres, jufqu'á ce qu'ils fuffent tranfportés au cimetierre.

Outre les hofpitalieres employées dans la maifon, il y avait deux cuifiniers, quatre ouvriers et trois blanchiffeufes pour le fervice de l'hôpital.

Les malades etaient vifités deux fois par jour par deux medecins, le Dr. Deveze et le Dr. Benjamin Duffield *, dont les ordonnances etaient executées par trois medecins refidans et l'apothicaire.

Un des medecins refidans était chargé de la diftribution des alimens pour les malades. A onze heures, il leur donnait un potage au riz, du pain, du bouilli, du veau, du mouton, du poulet, et de la creme de riz á ceux dont l'eftomac ne pouvait pas foutenir une nourriture plus forte. Leur fecond repas fe fefait á fix heures, et on leur donnait alors du bouillon, du riz, des prunes bouillies, et de la creme de riz. Leur boiffon aux repas était du porter, ou du vin rouge, avec de l'eau. Leur boiffon conftante entre les repas etait du thé de centaurie et de la limonade cuite.

Ces reglemens, l'ordre et la regularité qui furent etablis, le foin et l'attention avec lefquels les malades etaient traités, donnerent bientôt de la reputation à cet hopital ; et dans le cours d'une femaine ou deux, grand nombre de pauvres qui n'avaient chez eux perfonne pour les foigner, demanderent à être tranfportés á Bufhhill, de forte qu'á la fin une telle quantité de peuple,

* Quelque tems après l'organifation du comité, le Dr. Deveze, refpectable medecin du Cap français, offrit les fervices de fon état pour Bufhhill. Le Dr. Benjamin Duffield en a fait de même. Leurs offres furent acceptées, et l'un et l'autre ont donné leurs foins avec la plus grande ponctualité. Le Dr. Deveze renonça à tout autre exercice de fon état, qui dans ce tems pouvait lui rapporter beaucoup de profit : tant on avait befoin de medecins. Le comité, en confideration des fervices de ces deux medecins, a prefenté dernièrement au Dr. Duffield cinq cens gourdes, et au Dr. Deveze quinze cens gourdes.

attaquée de la maladie, ſe procura entrée dans cet hopital, qu'il fut neceſſaire d'arrêter qu'avant d'admettre les malades, ils ſeraient obligés de produire un certificat d'un medecin, qui atteſtât qu'ils etaient attaqués de la fievre maligne; parce que ſi tous ceux qui ſe preſentaient avaient eté accueillis, cet hopital, etabli pour un cas extraordinaire, ſe ſerait rempli de perſonnes qui, par la maladie dont elles etaient attaquées, avaient un titre pour être reçues dans l'hopital de Penſilvanie.

Le nombre des perſonnes reçues à Buſh-hill depuis le 16 de Septembre juſqu'à ce moment, ſe monte á environ mille, dont il en eſt mort environ cinq cens ; il y a preſentement (30 novembre) dans cette maiſon à peine vingt malades et cinquante convaleſcens. De cette derniere claſſe on en a renvoyé environ quatre cens trente.

La raiſon pour laquelle tant de perſonnes moururent parmi celles qui furent reçues dans cet hopital, c'eſt que dans pluſieurs cas les premieres craintes qu'on avait inſpirées ſur cette maiſon, s'etaient entierement emparées de l'eſprit de quelques-uns, et que d'autres, par une vanité ridicule, ne voulurent jamais conſentir à y être tranſportées que quand il n'y avait plus d'eſpoir de gueriſon. En conſequence de cette conduite, il y eut pluſieurs exemples de perſonnes qui expirerent dans la charrette ſur la route de l'hopital. C'eſt la verité, quand je dis qu'au moins un tiers de tous ceux qui etaient reçus ne ſurvivait pas deux jours après ſon entrée dans l'hopital. C'eſt par ces deux motifs que le nombre des mortalités ne diminua point dans la ville ni á l'hopital ; parce que pluſieurs perſonnes dont la ſenſibilité était revoltée á la ſeule idée de ſe laiſſer tranſporter à l'hopital, perirent dans la ville, faute des ſecours qu'elles auraient trouvés à Buſhhill *.

* J'ai omis dans les premieres éditions de faire mention du nom d'une femme excellente et inappreciable , madame Saville, la matrone de cet hopital, dont les ſervices dans l'exercice de ſon emploi ne peuvent être aſſez appreciés. Jamais on ne trouva quelqu'un plus propre à une telle place. A la plus ſtricte obſervation des reglemens, elle unit cette humanité et

Avant de terminer ce chapitre, qu'il me ſoit permis d'ajouter que la perſeverance des directeurs de cet hopital a eté auſſi meritoire que leur perſeverance originaire. Durant le cours de cette calamité, ils aſſiſterent près des malades pendant ſix, ſept ou huit heures par jour, et ſans interruption, renonçant juſqu'au ſoin de leurs affaires particulieres. Ils avaient une ſerie de devoirs très-penibles à remplir. Stephen Girard, chargé de l'interieur de l'hopital, avait à encourager et conſoler les malades ; leur donnait de ſa main les medecines et ce qui leur etait neceſſaire ; eſſuyait la ſueur de leur front; enfin leur rendait beaucoup de ſervices, reſultans de ſa pitié pour eux, que rien ne pouvait rendre ſupportable que les motifs relevés qui l'engageaient à cette conduite ſublime. Peter Helm, ſon digne collegue, deploya dans ſon departement des efforts ſemblables pour operer le bien general.

Chapitre VII.

Procedés du Comité. Prêts faits par la banque du Nord d'Amerique. Etabliſſement d'une maiſon pour les orphelins. Soulagement des pauvres. Etabliſſement du comité de ſecours.

LE comité, dès ſon origine, avait arrêté que trois de ſes membres ſe tiendraient tous les jours á la maiſon-de-ville, pour y faire une diſtribution de ſecours, pour pourvoir aux funerailles des morts et au tranſport des perſonnes attaquées de la fievre maligne á Buſhhill. Mais trois membres ayant eté jugés inſuffiſans pour rem-

cette douceur qui ſont ſi eſſentiellement neceſſaires dans un hopital, mais que l'habitude eteint ſi frequemment et ſi malheureuſement. Si la ſageſſe de nos légiſlateurs décretait l'etabliſſement d'un Lazaret perpetuel, perſonne ne peut meriter davantage et être plus propre à avoir ce depôt pour en prendre ſoin.

plir des devoirs aussi multipliés et aussi penibles, cet ordre fut changé, et la surveillance journaliere devint l'emploi de presque tous les membres.

Quantité de charriots et de charretiers furent engagés pour les funerailles des morts et le transport des malades. Ce fut un spectacle bien douloureux de les voir tout le long du jour incessamment occupés á ce lugubre ministere.

Le comité emprunta quinze cens gourdes á la banque du nord d'Amerique, conformement á la deliberation de l'assemblée de commune qui l'avait ainsi arrêté. Plusieurs membres se rendirent cautions du payement de cette somme, dans le cas où le corps legislatif refuserait de satisfaire á cet emprunt. Cette somme ayant eté bientôt depensée, un prêt ulterieur de cinq mille gourdes fut negocié á cette même banque. *

Les demandes de secours devenaient plus frequentes, à mesure que le mal augmentait. Les morts nombreuses des chefs de famille laissaient une quantité considerable d'enfans dans l'etat du denuement et du plus deplorable abandon. La maison d'education dans laquelle ces êtres abandonnés avaient auparavant coutume d'être placés, leur fut interdite, en vertu de l'ordre ci-devant mentionné. Plusieurs de ces petits innocens furent alors en proie aux premiers besoins. La mort de leurs parens et de leurs protecteurs, qui, dans un autre tems, aurait eté pour eux la plus puissante recommandation á la charité publique, devint la cause de leur detresse, et les fit fuir comme une contagion dangereuse. Les enfans d'une famille naguere dans l'aisance furent trouvés dans l'attelier d'un forgeron, sales, couverts d'ordures, presqu'affamés, et laissés lá depuis long-tems, sans un morceau de pain pour appaiser leur faim. Il y eut plusieurs exemples de cette nature. Ce mal fixa bientôt l'attention du comité; et le dix-neuf de septembre, on loua une maison dans la cinquieme rue,

* C'est un devoir de dire que, lors du payement de cette somme, les directeurs ont genereusement refusé l'interêt qui était dû pour son usage.

dans laquelle treize enfans furent placés. Le nombre devenant plus confiderable, on fe procura le 3 Octobre la bibliotheque de M. Logan, qui fut genereufement cedée par John Swanwick, ecuyer, pour en faire un refuge pour les orphelins. Une augmentation nouvelle de cette charge intereffante rendit neceffaire de faire á la bibliotheque une augmentation qui eft á moitié près auffi grande que cet edifice. Il y a maintenant dans cette maifon environ foixante enfans, fous la furveillance d'un comité des orphelins, et plus de quarante font entre les mains des nourrices du dehors. Depuis l'origine de cette inftitution, cent quatre-vingt dix enfans font tombés fous les foins du comité : de ce nombre, foixante font morts, et environ foixante et dix ont eté rendus á leurs parens ou amis, qui les ont reclamés. Il y a dans cette maifon des exemples de cinq et de fix enfans appartenans á la même famille.

La plus grande attention a eté fixée fur ces depôts precieux. Ils font bien nourris, decemment vêtus et proprement foignés. Marie Parvin, femme vraiment digne de cet emploi, a eté prife pour gouvernante, et il y a eu en outre un nombre fuffifant de perfonnes pour la feconder. Plufieurs reclamations ont eté faites de quelques-uns de ces enfans : mais dans aucun cas le comité ne veut en livrer aucun qu'au prealable il n'ait une certitude fatisfaifante du droit qu'ont les reclamans pour faire leur demande. Leurs parens font maintenant avertis publiquement de venir les retirer. Quel que foit le nombre de ceux qui ne feront pas reclamés, le meilleur fort les attend : car, tel eft l'empreffement de beaucoup de gens á en avoir quelqu'un, qu'il ne faurait être difficile de les placer avantageufement.

Un autre foin vint bientôt attirer l'attention du comité. La fuite d'un fi grand nombre de nos citoyens, la ftagnation neceffaire des affaires, et la prefqu'abfolue ceffation des fonctions des adminiftrateurs des pauvres repandirent dans les claffes inferieures du peuple une detreffe confiderable qui reclamait inftamment les fecours de la pitié. En confequence, il fut

nommé le 20 feptembre un comité de diftribution, compofé de trois membres, pour fournir aux perfonnes qui le meriteraient les fecours que leurs pofitions refpectives pouvaient exiger, et que les fonds pourraient permettre. Cela ne fut d'abord adminiftré qu'á un petit nombre, d'après la fitua ion bornée des finances, Mais les liberalités vraiment extraordinaires de nos concitoyens fugitifs, et celles des citoyens de New-York et de diverfes autres villes encouragerent le comité à etendre fes vues. En confequence, le comité de diftribution fut d'abord porté à huit membres, et enfuite à dix.

Comme on etait, dans l'execution de ce fervice important, expofé à des fupercheries, on nomma le 14 octobre un comité affiftant, compofé de quarante-cinq citoyens choifis dans les divers diftricts de la ville et faubourgs. Les fonctions attribuées à ce comité fuppletoire furent de s'informer au-dehors, et de donner des recommandations aux perfonnes neceffiteufes qui les meritaient, et qui en les produifant etaient foulagées par le comité de diftribution (alors permanent à la maifon-de-ville, où les membres fe relevaient) en argent, en bois ou en provifions, ou même avec ces trois chofes à la fois, fuivant que leurs befoins le demandaient. Le comité fuppletoire executa ces operations avec un tel foin qu'il eft probable que jamais une auffi grande quantité de monde n'a eté foulagée avec fi peu de fupercherie. Quelques individus fans pudeur, proprietaires de maifons et ayant des moyens abondans de fe foutenir, ont eté furpris cherchant à participer aux fecours uniquement deftinés á l'indigence et á la misère.

Outre ceux qui fe prefentaient pour demander du fecours à titre de don, il y avait une autre claffe dans une detreffe egale, et auffi digne d'être fecourue, qui ne pouvait fe refoudre à accepter cela comme une charité. Le comité, difpofé à entretenir ce louable principe, l'un des plus furs garans contre l'aviliffement du caractère, fecourut les perfonnes dont s'agit avec des prêts modiques, renouvelés chaque femaine, uniquement

pour leur soutien immediat, et il reçut des reconnaissances de la dette, toujours dans l'intention de ne provoquer le payement que lorsque cela conviendrait parfaitement à ces personnes.

Le nombre des personnes secourues toutes les semaines etait d'environ douze cens, parmi lesquelles on trouvait beaucoup de familles de quatre, cinq et six personnes.

La renaissance graduelle des affaires a retiré ceux qui avaient les moyens et le desir de travailler de l'humiliante dependance de la charité publique ; et l'organisation des inspecteurs des pauvres a remis dans son ancien canal les secours destinés aux objets habituels de la charité. La distribution de l'argent cessa donc le Samedi 23 Novembre.

Chapitre VIII.

Adresses repetées du comité pour purifier les maisons. On forme un autre comité, chargé d'inspecter personnellement les maisons infectées. Extinction de la maladie. Proclamation du gouverneur. Adresse du clergé. Etat nouveau et florissant des affaires.

LE comité employait tous ses soins pour la fureté des citoyens dans tous les cas où son entremise etait convenable ou necessaire. Le declin de la maladie engagea plusieurs personnes á retourner dans la ville, dès que la prudence leur permit d'y revenir. En consequence, le 26 Octobre, le comité fit une adresse á ses concitoyens, dans laquelle il les felicitait sur le changement heureux qui s'etait operé, et qui donnait les esperances les plus encourageantes d'être bientôt entièrement delivré de la maladie. Il recommandait cependant á ceux qui etaient absens de ne point revenir, jusqu'à ce que l'arrivée du froid ou de la pluye eut rendu ce retour convenable et à propos, par l'extinction totale du fleau.

Le 29, il publia une autre adreſſe, où il exhorta avec inſtance ceux qui avaient tenu leurs maiſons fermées, à les aërer et purifier, et à jetter de la chaux dans les privés, &c.

Le 4 de Novembre, le comité publia une nouvelle adreſſe, portant qu'il etait dangereux pour ceux qui reſidaient dans la campagne de revenir en ville avec trop de precipitation, ſur-tout dans les maiſons non nettoyées. Il ajouta que, quoique la maladie fût conſiderablement diminuée, et qu'il y eût toute raiſon d'eſperer qu'elle diſparaitrait dans peu de tems, on ne pouvait pas cependant dire qu'elle fût totalement finie; que c'etait une raiſon pour craindre, juſqu'a ce qu'elle n'exiſtât plus dans les differentes parties de la ville. Il reitera ſes repreſentations au ſujet du nettoyement des maiſons.

Le 14, autre adreſſe du comité à ſes concitoyens, pour les informer du retour dans cette ville affligée de toute la ſanté ordinaire dans cette ſaiſon; qu'il n'y avait pas eu d'exemples de nouvelles attaques de fievre maligne depuis pluſieurs jours; qu'il y avait toute raiſon d'eſperer que dans peu de tems il ne reſterait plus de veſtiges de cette maladie dans la ville ou ſes fauxbourgs; que les demandes pour être admis à l'hopital avaient ceſſé; que les medecins de cet hopital avaient l'eſperance, que ſur quatre-vingt onze perſonnes qui y reſtaient, il n'en mourrait gueres que trois ou quatre; que le nombre des convaleſcens croiſſait chaque jour. Il y etait encore vivement recommandé de purifier les maiſons dans leſquelles la maladie avait regné, et de blanchir, paſſer au four ou enterrer les draps et couvertures, ſur-tout ceux dans leſquels il etait mort quelqu'un de la fievre. Le comité ajoutait que les citoyens abſens de Philadelphie, auſſi bien que les etrangers qui avaient des affaires dans la ville, pouvaient y venir avec ſureté, et ſans crainte de la maladie.

Nonobſtant toutes ces precautions, pluſieurs perſonnes revinrent de la campagne, ſans avoir l'attention de nettoyer leurs maiſons, expoſant ainſi, non-ſeulement leurs propres vies, mais encore la ſureté de leurs

concitoyens. La negligence de quelques perſonnes ſur ce ſujet fut ſi grande qu'elle meritait une punition ſevere. Un uſage auſſi dangereux attira l'attention du comité, et après une conference avec le comité aſſiſtant, ils convinrent conjointement, le 15 Novembre, qu'il etait extrêmement neceſſaire que toutes les maiſons et magaſins de la ville et des fauxbourgs où la fievre avait regné fuſſent purifiées et nettoyées auſſi promptement et complettement qu'il ſerait poſſible; que toutes les maiſons qui avaient été fermées fuſſent aërées pendant un aſſez long eſpace de tems; que de la chaux fût jettée dans les privés; que quand le diſtrict ſerait trop grand pour que les membres puſſent faire mettre à execution les reſolutions priſes à cet egard, on requerrait autant d'aſſiſtans qu'il ſerait neceſſaire; que lorſque quelqu'un dont la maiſon exigerait d'être nettoyée, et qui aurait les facultés néceſſaires pour faire cette depenſe, refuſerait ou negligerait de la faire ſur la requiſition des membres nommés pour faire executer ces reſolutions, il en ſerait fait rapport au grand jury prochain de la ville, comme d'un tort cauſé à la ſureté publique. Le comité aſſiſtant ſe chargea de faire mettre ces plans ſalutaires à exécution: il parcourut en conſequence la ville et les fauxbourgs dans cette intention, et dans le plus grand nombre de cas, il trouva le plus grand empreſſement dans les habitans pour condeſcendre à des requiſitions d'une ſi grande importance. *

Cet acte du comité fut le dernier digne d'être rapporté; ſes fonctions ont eu depuis un cours regulier et uniforme. Chaque jour reſſembla au jour qui l'avait precedé. Il eſt maintenant occupé à rendre ſes comptes,

* Le plus grands efforts de la part des magiſtrats et des citoyens ſont neceſſaires pour prevenir les conſéquences deplorables qui pouront arriver en printems de la negligence de quelques perſonnes que leur nonchalence a rendu ſourds à ce que leur devoir leur preſcrivait à cet égard. Les lits cachés par les gardes malades qui ont ſoigné les malades, ſont également une ſource abondante de dangers, et demandent la plus grande vigilance de la part de tous ceux qui ſont inveſtis de quelque autorité pour veiller ſur la ſureté publique.

et il ſe diſpoſe à remettre ſon depôt entre les mains d'une aſſemblée de ſes concitoyens qui lui ont confié les fonctions juſqu'á-preſent ſans exemple, qu'il a exercées ; c'eſt à eux que ce comité veut rendre compte de ſon administration, dans un tems de calamité, dont puiſſe le ciel preſerver á jamais le peuple Americain : certainement, une interpretation favorable ſera donnée á ſa conduite, et l'on ſera convaincu que dans tous les cas parvenus á ſa connaiſſance, il a pris le meilleur parti poſſible.

Le gouverneur Mifflin publia le 14 une proclamation où il annonça que, puiſqu'il avait plu à la bonté divine de mettre un terme á la calamité cruelle qui venait d'affliger la ville de Philadelphie, il etait du devoir de tous ceux qui etaient vraiment penetrés de la miſericorde divine, de conſacrer les premiers inſtans de la ſanté recouvrée, aux expreſſions pieuſes de repentir, de la ſoumiſſion et de la reconnaiſſance. Il fixa en conſequence le Jeudi 12 Decembre * comme un jour d'humiliation generale, d'actions de graces, et de prieres ; il exhorta vivement, et il ſupplia ſes concitoyens " de s'abſtenir " durant ce jour de toutes occupations profanes, et " d'unir en confeſſant leurs divers pechés avec des cœurs " contrits, et en admirant avec une pieuſe reconnaiſſance " la bonté du Suprême Regulateur de l'univers plus " ſpecialement manifeſtée dans leur recente delivrance, " et en demandant avec une ferveur ſolemnelle qu'il " plût au même Pouvoir Suprême de penetrer nos eſprits " des juſtes regles de nos devoirs tant envers lui, qu'en" vers notre prochain, de diriger et de guider par ſon " eſprit ſaint toutes nos actions, de detourner de deſſus " le genre humain les fleaux de la guerre, de la peſte, et " de famine, et de nous benir, et de nous proteger dans " la jouiſſance de la liberté civile et religieuſe."

* La pieuſe obſervance de ce jour par une ceſſation preſque totale (excepté parmi la ſecte des amis dont les magazins demeurent en général ouverts) et par le concours univerſel du peuple qui rempliſſait les égliſes et epanchait les effuſions de ſa reconnaiſſance pour la ceſſation du terrible fléau, ſurpaſſait celle de tous les jours d'actions de graces, que j'ai vu.

Le 18, le clergé de la ville publia un avertissement elegant et pathetique, recommandant que le jour fixé par le gouverneur fut " distingué et consacré saintement au " Seigneur, non pas simplement comme un jour d'actions " de graces de ce que, suivant toutes les apparences, il " avait plu à sa misericorde infinie de mettre fin au fu-" rieux et funeste fleau, (tems auquel nous avons eté " sur le point de nous demander si Dieu avait cessé d'être " bienfaisant ?) mais aussi un jour de solemnelle humi-" liation et de prieres jointes à la confession de nos dif-" ferens pechés et du mepris ou de l'abus que nous avons " fait de ses graces precedentes ; avec la resolution sin-" cere de nous corriger et d'obéir á ses lois saints, et à " ses volontés ; sans quoi nos prieres, nos louanges, et " nos actions de graces seraient faites en vain."

Le 26, le comité supletoire prit plusieurs resolutions sages et salutaires, portant, que ses membres dans leurs districts respectifs de la ville et des faubourgs, inspecteraient immediatement toutes les tavernes, les pensions, et toutes les autres maisons, où l'on savait qu'avait regné le mal contagieux ; qu'ils notifieraient aux proprie taires ou locataires desdites maisons, de les avoir netoyées et purifiées; et de faire un rapport tant des noms de ceux qui s'y refuseraient, que des maisons fermées dans lesquelles on saurait que quelqu'un aurait eté depuis peu ou malade ou mort. Ils avertiraient les encanteurs de ne pas vendre, et le public de ne pas acheter les vêtemens ou les lits ayant appartenus á des personnes recemment decedés, jusqu'à ce qu'ils eussent connaissance que ces effets avaient eté suffisament purifiés et aërés.

Je n'ai pas jugé necessaire d'entrer dans un detail minutieux sur les occupations du comité jour par jour. Le lecteur n'en retirerait qu'une faible satisfaction ; pendant plusieurs semaines il ne verrait a peu près qu'un historique affligeant de quinze, vingt, trente demandes par jour pour des cerceuils, et des chariots pour la sepulture des morts qui ne laissaient personne pour s'acquiter envers eux de ce dernier office, ou bien il ne verrait qu'un pareil nombre de demandes pour le transport des malades á Bushhill. Il y avait peu de variété ; le jour present etait aussi affreux que celui qui l'avait

precedé, et la perfpective du lendemain etait auffi lugubre. Tel fut l'etat des chofes pendant un long periode. Mais enfin une aurore plus brillante fe montra. La violence du mal diminua; le nombre des malades fut moins confiderables; les nouvelles atteintes devinrent rares; le courage des citoyens fe ranima; et la maré de l'emigration prirent un cours oppofé. Une alteration vifible s'etait fait remarquer ici dans les affaires. Nos amis revinrent en foule. Chaque heure vit reparaître des perfonnes longtems abfens et accuillies avec tranfport, et parmi elles il s'en trouva fouvent que le bruit public avaient enterrées depuis des femaines. Les magazins, depuis fi longtems fermés, fe rouvrent prefque tous; plufieurs marchands du dehors, plus hardis que les autres, viennent journellement fe munir aux endroits qu'ils avaient autrefois frequentés; la douane prefqu'entièrement abandonnée depuis plufieurs femaines par nos marchands, fe remplit de citoyens qui viennent declarer leurs navires, et leur marchandifes. Les rues trop longtems le fejour tenebreux du defefpoir, offrent le mouvement convenable á la faifon. Nos quais font couverts de navires qui chargent ou dèchargent leurs cargaifons refpectives. Et enfin comme tout dans l'origine de la maladie, femblait fait pour ajouter á la confternation genérale, de même actuellement, toutes les circonftances tendent au contraire á ranimer le courage et les efperances de nos concitoyens. Mais nous avons a nous plaindre de ce que le même efprit d'exageration et de mentir, qui prevalait dans le premier periode, et qui fut alors le motif des mefures feveres prifes par nos co-etats, n'a pas ceffé d'operer. Car même a prefent que le danger eft entièrement paffé, les gens credules d'entre nos propres citoyens qui font encore abfens, et le peuple de la campagne, font alarmé par le bruit effrayant que le mal fait autant de ravage qu'il en faifait autrefois; par le bruit d'un nombre de perfonnes enlevées peu d'heures après leur retour, et de cas nouveaux furvenant tous les jours. Je ne fais a quel motif on doit attribuer ces contes deplacés. Si je les confidere dans un efprit de reffentiment, je ferais

forcé de les attribuer à des vues secrettes et interessées de leurs auteurs, qui cherchent, s'il est possible, a effectuer la ruine absolue de notre ville. Mais je ne me permettrai pas de les envisager sous ce point de vue; et je supposerai qu'ils doivent leur naissance á un penchant naturel de quelques personnes de surcharger encore les recits affligeans. Mais ils devraient considerer que nous nous trouvons dans la position des grenouilles de la fable, tandis que ces bruits qui font dresser les cheveux du peuple de la campagne, sont un jeu pour leurs fabricateurs, ils deviennent la mort pour nous; et j'affirme ici, sans craindre les contradicteurs, que de tous nos citoyens fugitifs qui sont deja rentrés au nombre de plusieurs milles, il n'est pas mort plus de deux personnes. Et que ceux la doivent leur sort a la negligence impardonnable de ne pas aérer et nettoyer leurs maisons, au mepris des differens avis donnés à cet egard par le comité. Si les gens veulent se hazarder dans des maisons où un air infect a eté renfermé pendant des semaines entieres, sans avoir soin d'y faire aucune purification, quelques fatales qu'en soient les consequences, nous ne pourons pas en être surpris. Mais les accidens arrivés á quelques personnes imprevoiantes, ne doivent pas jetter le discredit sur une ville qui contient au dela de cinquante mille ames.

Chapitre IX.

Lettres extravagantes écrites de Philadelphie. Credulité employée à leur egard.

Pour ne pas interrompre le cours des evenemens passés á Philadelphie, j'ai differé jusqu'a ce moment de rendre compte de differens procedés employés dans plusieurs etats contre nos fugitifs. Pour servir d'introduction à cette matiere, je dois consacrer un court chapitre à des lettres qui ont excité la terreur de nos voisins, et qui les ont porté á des mesures plus severes que celles qu'ils auraient adoptées sans cela.

Quelque grand que fut le fleau qui regnait à Philadelphie, il fut encore exageré de la maniere la plus extraordinaire. Les cent bouches de la renommée ne furent jamais employées avec plus de succes que dans cette deplorable occasion. La terreur des habitans de tous les etats voisins, fut excitée par des lettres ecrites de cette ville, distribuées par toutes les postes, et dont beaucoup racontait des histoires de malheur qui etaient á peine vraies dans une seule circonstance, mais qui etaient accueillis partout avec la foi la plus aveugle. La detresse de cette ville et la fatalité de la maladie, semblaient n'être exagerées que pour essayer jusqu'á quel point la credulité pouvait être portée. A en croire les ecrits, la peste de Londres avait eté á peine plus funeste que notre fievre jaune. Nos citoyens mouraient si rapidement, qu'à peine se trouvait il assez de gens pour les enterer. On fit courir le bruit, que dix, quinze citoyens ou peut être plus, etaient jettés dans une seule fosse, comme des bêtes mortes.* Un homme qui etait si tranquil qu'il pouvait plaisanter sur ce sujet, informait son correspondant de New-York, que la seule affaire dont on fut occupé, etait d'ouvrer des fosses ou plutôt des charniers.† Et dans les tems ou les morts journa-

* L'extrait suivant parut vers la mi-Septembre dans un papier de Norfolk.

Extrait d'une lettre écrite de Philadelphie à une maison de cette ville.—Septembre 9.

" La moitié de cette ville a déjà fui de differens côtés, à cause du mal pestilentiel qui regne ici. Le peu de citoyens qui sont restés meurt en abondance, *et si promptement qu'on les traine dehors comme des bètes mortes, et qu'on les met dix, quinze et peut-ètre plus dans la même fosse*; *tous les magasins sont fermés*. Je crains que cette ville ne soit ruinée; car personne désormais ne voudra y venir : je m'occupe aujourd'hui à faire partir ma famille de cette place malheureuse. " Je suis fortement porté à penser que cette lettre a provoqué la proclamation de la Virginie.

† Extrait d'un papier de New-York, du second d'Octobre.

Extrait d'une lettre d'un particulier de Philadelphie, du 23 Septembre.—"Les papiers doivent vous avoir amplement informé de la triste situation de cette ville, depuis cinq ou six semaines.

lieres n'excedaient pas de trente à quarante, plusieurs personnes eurent la modestie d'ecrire, et d'autres dans tout le continent la credulité de croire, que nous enterrions depuis cent jusqu'á cent cinquante; * des milliers furent emportés dans trois ou quatre semaines, † et la

Des ouvertures de fosses ont été la seule affaire dont on se soit occupé, et en vérité je pourrais dire d'un charnier où le peuple est enterré pêle mêle dans trois rangées de bierres.— D'après les observations les plus soigneuses que j'aie pu faire sur ce sujet, je ne crois pas exceder les bornes de la vérité, en disant que dix-huit cens ont péri (je ne dis pas toutes de la fièvre jaune) depuis ses premiers apparances".

* Tiré du Journal du Maryland du 27 Septembre.
Extrait d'une lettre de Philadelphie, datée le 20 Septembre. — "La maladie semble être la même qu'elle était lorsque je vous ai écrit la dernière fois : environ quinze cens personnes en ont été victimes. Dimanche, Lundi et Mardi derniers, il n'est pas mort moins de trois cens cinquante personnes de cet affreux fléau ! ! ! Comme je vous l'ai déjà dit, cette ville est la plus malheureuse que j'aie jamais vue. Des familles entières sont atteintes du mal dans une espace de douze heures. Pour votre propre intérêt, usez de tous les moyens pour préserver Balti. more de ce fléau".

Extrait d'une lettre de Philadelphie, de la meme date.—" La fièvre maligne qui règne ici augmente encore. Le bruit court que, depuis quelque tems, on a enterré plus de cent personnes par jour. On pense que la contagion est plus forte que jamais. Je crois que vous devez être très soigneux pour empêcher l'introduction dans votre ville de gens venant de Philadelphie."

† Tiré du Journal de Chester-Town, du 10 Septembre.
Extrait d'une lettre d'un jeune et estimable artiste de Philadelphie, à son ami de cette ville, du 5 du présent.—" Le tems actuel est vraiment mortel en cette ville : la fièvre jaune a moissonné plusieurs milliers d'habitans. Huit mille artistes, sans compter ceux des autres classes, ont quitté la ville. Tous les maîtres de notre genre d'occupations s'en sont allés". Les plusieurs milliers qui étaient morts à cette époque ne s'élevaient pas à trois cens. La nouvelle authentique donnée dans cette lettre fut repandue dans tous les Etats-Unis par les papiers publics. Et d'après sa date, je soupçonne cette même lettre d'avoir été le motif des résolutions prises à Chester-Town.

nature et le danger du mal en lui même furent auſſi exagerés que le nombre de ceux qui en avaient eté les victimes ; et on alla juſqu'à dire, en depit de l'experience journalière, que ce mal était auſſi inevitable, pour tous ceux expoſés á la contagion, que le coup même du deſtin.

La credulité de quelques-uns, le penchant des autres pour l'exageration, et je ſuis affligé, extremement affligé de le penſer ; les vues intereſſées d'un petit nombre expliqueront les motifs de ces lettres.*

Chapitre X.

Meſures priſes à Cheſter-Town, à New-York, à Trenton et Lamberton, à Baltimore.

LES effets produits par tous ces contes furent tels qu'on devait raiſonnablement s'y attendre. La conſternation ſe repandit comme un feu Gregeois dans pluſieurs états. Le premier acte public qui parut à ce ſujet, fut, autant que j'en puis juger, de Cheſter-Town dans le Maryland. Il ſe tint dans cette ville une aſſemblée, le 10 de Septembre, et il y fut pris pluſieurs reſolutions, qui, après avoir affirmé que la contagion avait gagné Trenton, Princeton, Woodbridge, et Eliſabeth-Town ſur le chemin de poſte de New-York, ordonnerent qu'il ſerait envoyé un avis aux proprietaires des ſtages de ne pas ſouffrir qu'ils entraſſent dans la ville, auſſi long-tems qu'il y aurait des motifsde craindre le danger; et qu'un comité de ſanté et d'inſpection ſerait nommé

* Comme cette aſſertion eſt extrêmement forte, il pourrait être néceſſaire d'en examiner le fondement, pour mettre le lecteur à même de former ſon opinion à cet égard. Quelques-unes des lettres écrites de Philadelphie à cette époque le furent par des perſonnes intereſſées à nuire à cette ville, et qui ont donné des details ſi différens des bruits même les plus terribles qui couraient ici, qu'il était moralement impoſſible que ces détails fuſſent crus par ceux-là même qui les écrivaient.

pour pourvoir au soulagement de ceux des pauvres habitans qui pouvaient être attaqués du mal, de même que celui des etrangers qui pouvaient en être atteints. En consequence de ces resolutions, les stages de la ligne de l'est furent arretés peu de jours après.

L'allarme fut donnée officiellement la première fois á New-York par une lettre du maire, adressée le 11 Septembre aux medecins exerçans, dans laquelle il les requerait de lui rapporter par écrit les noms de toutes les personnes arrivées ou qui pourraient arriver, soit par terre soit par mer, de Philadelphie, ou des autres villes, et qui étaient ou pouvaient devenir malades; afin que celles qui pourraient paraître atteintes du mal contagieux fussent eloignées de la ville; il les avertit que l'assemblée de la commune avait pris les mesures necessaires pour se procurer un local pour servir d'hopital aux personnes qui auraient le malheur d'être atteintes de la fièvre á New-York. Le maire declara nettement dans cette lettre son opinion, que la communication avec Philadelphie ne pouvait legalement être interrompue, par aucun pouvoir existant dans l'état. Le 12 il parut une proclamation du gouverneur Clinton, qui en renvoyant à l'acte pour prevenir l'introduction et les progrès des maux contagieux, défendit, conformement aux termes de cette loi, aux navires venant de Philadelphie de s'approcher de la ville de New-York, plus près que de l'isle de Bedlow, distante d'environ deux milles, jusqu'á ce qu'ils y eussent eté légalement autorisés. Le silence de cette proclamation sur le compte des personnes venant par terre semblerait impliquer que l'opinion du gouverneur à cet égard était la même que celle du maire.

Le même jour, une assemblée des citoyens convint unanimement de la necessité de prendre quelques precautions; et un comité de sept personnes fut nommé pour rapporter un plan à une assemblée qui serait tenue le lendemain. Leur rapport, qui fut unanimement adopté le 13, proposait de prendre deux medecins pour assister le medecin du port dans la visite des navires; d'arrêter autant qu'il serait possible, la correspondance des stages;

d'avertir les proprietaires des ſtages du ſud, que le vœu ardent des habitans était que leurs voitures et leurs bateaux ne paſſaſſent pas durant le règne de la contagion à Philadelphie; et de requerir les medecins de faire un rapport exact des divers accidens de la fièvre à raiſon deſquels ils pourraient être appelés auprès des perſonnes arrivées ou qui arriveraient de Philadelphie, ou de celles qui auraient des communications avec elles. Non contens de ces meſures, la commune ſe porta le 17 á la réſolution d'arreter toutes communications entre les deux villes ; et à cet effet des gardes furent placées á toutes les avenues pour renvoyer toutes les perſonnes venant de Philadelphie,et ſi quelques-unes etaient decouvertes être arrivées après cette époque,elles devaient être renvoyées ſur le champ. Tous ceux qui prenaient des penſionnaires, furent ſommés de venir rendre compte des perſonnes dans le cas ci deſſus mentionné, ſous peine d'être pourſuivis ſuivant la loi. Tous les bons citoyens furent requis de denoncer au maire, ou á un membre du comité, les infractions qui pourraient être faites aux diſpoſitions ci deſſus.

Ces precautions ſeveres ayant eté eludées par la frayeur et l'activité des fugitifs de Philadelphie , il ſe tint, le 23, une aſſemblée des deputés des differens quartiers de la ville, pour adopter des meſures plus efficaces. Dans cette aſſemblée, il fut reſolu d'etablir une garde de nuit; non moins que de dix citoyens dans chaque quartier, pour veiller aux tentatives qui pourraient être faites pour s'introduire dans la ville à la faveur des tenebres. Ne ſe trouvant pas encore gueris de leur frayeur, les membres de cette aſſemblée publièrent, le jour ſuivant, une adreſſe où ils annoncerent que malgré leur vigilance attentive, pluſieurs perſonnes avaient eté clandeſtinement debarquées ſur les côtes de l'iſle de New-York. En conſequence ils reitererent leurs avis á leurs concitoyens d'être attentifs á la manière dont ils admettaient les etrangers dans leurs maiſons ; de ne pas manquer de donner immediatement avis au maire de ceux qui arriveraient ; de ſe rappeler combien la circonſtance etait ſerieuſe ; et

de confiderer quelle reponfe ils pourraient faire au jufte reffentiment de leurs concitoyens dont ils pourraient expofer la vie par une negligence et une infidelité criminelle. Ils annoncerent pareillement l'efpoir qu'ils avaient, que tous ceux qui tenaient les paffages fur les differentes côtes du New-Jerfey et de Staten-Ifland, auraient affez d'egard á leur adreffe, pour ne tranfporter perfonne qu'aux avenues publiques, et pendant le jour, depuis un foleil jufqu'á l'autre. Ils publièrent, le 30, une longue adreffe, ou ils recapitulerent les diverfes précautions, qu'ils avaient prifes, la nature du mal, et le nombre des perfonnes mortes hors de Philadelphie fans avoir communiqué le mal à perfonne. Ils arreterent, en même-tems, que les marchandifes, le linge, et les vetemens emballés à Philadelphie, feraient, avant leur introduction à New-York, defemballés et expofés en plein air pendant quarante huit heures dans quelque endroit bien aëré ; que les vetemens de toile, ou de coton, et autre hardes, qui auraient fervis, feraient attentivement lavés dans plufieurs-eaux, et enfuite que tous ces effets, foit qu'ils euffent ou qu'ils n'euffent pas fervi, feraient fufpendus dans une chambre fermée, et foigneufement fumée au fouffre pendant un jour, et enfuite expofés de nouveau, en plein air, au moins pendant vingt-quatre heures ; & que les boëtes, les malles, ou les caiffes dans lefquels ils auraient été emballés, feraient nettoyées et aërées de la même manière : après quoi, etant re-emballées, et après avoir fatisfait le comité fur l'evidence de leur purification, on pourrait obtenir la permiffion de les introduire dans la ville.

Le 11 Octobre, ils deciderent pareillement de reputer et de denoncer comme ennemis de la confervation de la ville et de la vie de fes habitans, tous ceux qui feraient affez egoïftes ou affez hardis pour entreprendre d'introduire quelques effets, marchandifes, denrées, hardes, vêtemens, &c. &c. importés de Philadelphie, ou qui y auraient été emballés, et ce en contravention aux reglemens prefcrits par l'affemblée, qui, difaient-ils, n'etait que l'organe fidelle de fes concitoyens. Ils recom-

mandèrent aux habitans de resister à la tentation du profit que pourrait promettre le commerce des marchandises de Philadelphie, l'emolument retiré par un particulier ne pouvant, ajoutaient-ils, compenser le danger auquel la ville serait exposée par cette conduite. Outre toutes ces resolutions, ils publièrent un bulletin journalier de l'etat de la santé dans la ville, pour moderer la frayeur de leurs concitoyens.

Le 14 Novembre, le comité decida que les personnes venant de New-York á Philadelphie seraient reçues à l'avenir avec leurs effets sans restriction, jusqu'à nouvel ordre.

Le 20, ce même comité manifesta le plaisir qu'il eprouvait d'annoncer à ses concitoyens le retablissement de la santé á Philadelphie; mais qu'il y avait encore un danger réel á appréhender, relativement aux hardes et effets de ceux qui avaient été atteints de la fievre maligne, et qu'il avait eu l'information positive que des tentatives avaient été faites à Philadelphie d'embarquer des lits et des hardes pour leur ville. Il arrêta en consequence, qu'il n'etait pas permis d'introduire des lits et des effets d'aucune sorte, des plumes emballées ou autrement, comme aussi toute espèce d'habits achetés de la seconde main, et venant des lieux infectés de la fievre jaune; et que quiconque tenterait de commettre une faute si grande, que de les porter et d'exposer la santé et la vie de ses concitoyens, meriterait à juste titre leur ressentiment et leur indignation.

Les habitans de Trenton et de Lamberton se reunirent le 13 Septembre; et le 17, ils prirent differentes resolutions pour se preserver de la contagion; ils arreterent, que le debarquement des personnes venant de Philadelphie serait totalement arreté á quelque passage ou ville entre Lamberton et le passage d'Howell, quatre milles au dessus de Trenton; que toute communication par eau serait defendue entre Lamberton, ou l'endroit où expire le montant de la marée et Philadelphie; et que les bateaux venant de Philadelphie seraient avertis de debarquer leurs marchandises ou leurs passagers entre Bordentown et ledit endroit de la tête de la marée, que

l'on ne recevrait perſonne ſans exception venant de Philadelphie ou de Kenſington, pendant toute la durée de la fievre; que tous ceux qui voudraient ſortir des limites de l'aſſociation, pour aller á l'une ou á l'autre de ces villes, feraient empechés d'effectuer leur retour durant la maladie; et enfin que leur comité permanent s'informerait s'il y avait dans le territoire de l'aſſociation quelques perſonnes, les habitans exceptés, qui fûſſent nouvellement arrivées des endroits contagieux, et parconſequent probablement atteintes de la contagion, afin que s'il s'en trouvait, elles fuſſent contraintes de ſortir, ſur le champ, des limites dudit territoire.

Le gouverneur du Maryland publia le 12 de Septembre une proclamation qui aſſujetiſſait tous les navires venant de Philadelphie á une quarantaine qui n'excederait pas quarante jours, ou qui ſerait du moins ſuivant l'avis des officiers de ſanté. Il fut, en outre, ordonné que toutes perſonnes allant á Baltimore, au Havre-de-grace, à la tête de l'Elk, ou qui, par toute autre route, paſſeraient dans cet Etat, venant de Philadelphie, ou de toute autre ville connue pour atteinte de la maladie, ſeraient examinées et empechées de paſſer outre, par des perſonnes qui ſeraient nommées à cet effet, et qui prendraient l'avis et le conſeil de la faculté de medecine dans tous les cas, afin que les affaires et interets privés ne fûſſent pas contrariés inutilement. Cette proclamation nomma deux officiers de ſanté pour Baltimore.

Le peuple de Baltimore s'aſſembla le 13 de Septembre, et arreta qu'aucun citoyen ne pourrait recevoir dans ſa maiſon aucune perſonne venant de Philadelphie, ou autres endroits contagieux, ſans un certificat de l'officier de ſanté, ou de l'officier de patrouille; et que toute perſonne qui violerait ce reglement ſerait denoncée au public comme un objet digne de ſon reſſentiment. Le 14, un corps de milice fut envoyé pour occuper un paſſage ſur la route de Philadelphie, a environ deux milles de Baltimore, á l'effet d'empecher l'introduction, ſans permiſſion, des perſonnes venant de Philadelphie. Le Dr. Worthington, l'officier de ſanté établi à ce paſſage,

eut ordre de refuser la permission aux personnes qui seraient atteintes de quelques simptômes de la maladie, ou qui ne seraient pas absentes de Philadelphie, ou autre place contagieuse, au moins depuis sept jours. Les stages de la ligne ouest de Philadelphie furent arretés vers le 18 ou le 19.

Le 30, le comité de santé ordonna qu'aucun habitant de Baltimore, qui visiterait des personnes de Philadelphie pendant leur quarantaine, ne serait autorisé à rentrer dans la ville, qu'après l'expiration du tems de la quarantaine, et qu'après qu'il serait confirmé que les personnes qu'il aurait visitées etaient exemptes de la contagion; et que desormais les marchandises susceptibles de communiquer la maladie, qui auraient eté deposées ou emballées à Philadelphie, ou autre place contagieuse, ne pourraient entrer dans la ville, et qu'aucuns effets des voyageurs ne pourraient non plus être reçus, qu'après avoir eté exposés en plein air pendant le tems qui serait fixé par l'officier de santé.

Chapitre XI.

Mesures prises au Havre-de-Grace — A Hagerstown — A Alexandrie — A Winchester — A Boston — A Newburyport — Dans Rhode-Island — A Newbern — A Charleston — Dans la Georgie — Jeûnes et prières.

LES habitans du Havre-de-Grace arreterent le 25 de Septembre que nul ne pourrait passer la rivière de Susquehannah devant cette ville, sans être muni d'un certificat prouvant qu'il ne venait pas nouvellement de Philadelphie, ou de tout autre endroit contagieux, et que les habitans du Havre s'appliqueraient á interdire le dit passage à qui que ce fût, sans le certificat dont il s'agit.

A Hagerstown, le 3 Octobre, il fut arreté qu'aucun citoyen ne pourrait recevoir chez lui aucune personne venant de Philadelphie, et supposée atteinte de la fièvre

maligne, ſi cette perſonne ne lui produiſait un certificat de l'officier de ſanté ; que ceux des citoyens qui contreviendraient a cette meſure ſeraient exclus de tout commerce avec leurs concitoyens, que les vêtemens envoyés aux troupes alors dans cette ville, n'y ſeraient pas reçus et qu'on ne les en laiſſerait pas approcher á plus de ſept milles; que toute perſonnes venants de Philadelphie, ou autres endroits contagieux, ſeraient requiſes de repartir ſur le champ, et qu'elles y ſeraient contraintes en cas de refus, ou de negligeance; que perſonne, ſoit marchand ou autre, ne pourait juſqu'à l'autoriſation du comité, introduire ou expoſer dans la ville aucunes marchandiſes venant de Philadelphie, ou de toût autre endroit infecté ; et que les citoyens de la ville et des environs, s'enrolleraient pour faire des gardes et des patrouilles ſur les routes et les paſſages qui ſeraient indiqués par le comité.

Le gouverneur de Virginie publia, le 17 de Septembre, une proclamation portant que tous les navires venant de Philadelphie, des Grenades, ou de l'iſle de Tabago, feraient une quarantaine de vingt jours au mouillage de Crany-Iſland, près de l'embouchure de la rivière Eliſabeth.

La commune d'Alexandrie, etablit un bateau d'obſerſervation pour empécher les bâtimens deſtinés pour ce port d'en approcher à plus d'un mille avant d'avoir ſubi la viſite de l'officier de ſanté.

Les citoyens de Wincheſter, placerent des gardes ſur toutes les avenues de la ville du côté de Potomac, pour arreter toutes les perſonnes ſuſpectes, les paquets,&c. &c. venant de Philadelphie, juſqu'à ce que les officier de ſanté en euſſent fait l'inſpection, et en euſſent permis l'introduction.

La legiſlature des Maſſachuſſets etait en ſeſſion lorſque l'allarme fut donnée, et elle paſſa un acte formel pour ſe preſerver du danger dont on etait menacé. Cet acte autoriſait les perſonnes choiſies à cet effet dans les differentes villes, d'arreter et de viſiter les perſonnes, effets, marchandiſes, venant ou etant preſumés venir dans leurs villes reſpectives, de Philadelphie, ou de

tout autre endroit etant ou presumé être contagieux ; et dans le cas ou il leur paraitrait, ou aux officiers qu'elles auraient commis, qu'il y eut lieu de craindre le danger de la contagion concernant telle personne, effet, ou marchandises, il leur etait permis de retenir ou envoyer les dites personnes ou objets á tel endroit qui leur paraîtrait convenable pour qu'elles pussent être purifiées de cette infection ; ou de placer les personnes venues de cette manière dans tels lieux et sous telles regles de police, qui seraient jugées avantageuses au salut public. En consequence de cet acte, le gouverneur publia le 21 de Septembre une proclamation pour en assurer l'exécution.

Les citoyens choisis á Boston publierent le 24 Septembre, leur reglement de quarantaine, portant que les navires venant de Philadelphie seraient retenus á ou auprès Rainsford-Island, pour subir une quarantaine qui n'excederait pas trente jours, pendant lequel tems ils seraient purifiés avec du vinaigre, et de la poudre á canon, dans les chambres, et dans l'entrepont, quand bien même il n'y aurait personne de malade a bord ; que dans le cas où il s'en trouverait, elles seraient renvoyées dans un hôpital, pour y être retenues jusqu'á leur retablissement, et pendant le tems necessaire pour s'assurer qu'elles n'etaient pas atteintes de la contagion ; que les navires, durant leur quarantaine, seraient demunis de leurs chaloupes, et qu'aucuns canots ne pouraient en approcher qu'en vertu d'une permission speciale; que dans le cas où quelque personne s'evaderait de quelque navire, pendant la quarantaine, on en donnât avis sur le champ, afin qu'elle put être arretée ; que toutes personnes venant de Philadelphie par terre ne pourraient entrer á Boston que vingt-un jours après leur arrivée, et que leurs hardes, effets ou marchandises, seraient ouverts, lavés avec du vinaigre et fumés á plusieurs reprises avec la poudre á canon ; enfin les commissaires invitèrent les habitans " à user de la vigi-
" lance et de l'activité les plus grandes pour faire subir
" un chatiment merité aux personnes qui seraient assez
" hardies et assez depouillées de toutes idée d'humanité,

"pour venir dans leur ville de quelque endroit preſumé
"contagieux, et pour mettre par là en danger la vie de
"leurs compatriotes."

Le 23 de Septembre, les commiſſaires de Newbury-Port notifierent aux pilotes de ne conduire aucuns navires venant de Philadelphie dans la riviere de Merrimack, plus avant que les rochers noirs, juſqu'à ce qu'ils euſſent eté viſités par les officiers de ſanté, et qu'ils euſſent obtenu d'eux un certificat conſtatant qu'ils etaient exempts de contagion.

Le gouverneur de Rhode-Iſland fit une proclamation le 21 de Septembre, où il ordonnait aux corps de ville et autres officiers, d'uſer de la plus grande vigilance poſſible, pour aſſurer l'execution ſtricte de la loi pour prevenir les progrès des maladies contagieuſes, particulierement á l'egard des navires qui pourraient arriver dans cet état des indes occidentalles, de Philadelphie, et de New-York ; la prohibition etendue á cette dernière ville, venait du danger que l'on apprehendait de ſa communication avec Philadelphie.

Le 28 de Septembre, le gouverneur de la Caroline du Nord, publia ſa proclamation, ou il requit les commiſſaires de marine dans les differens ports de cet etat, de fixer certains endroits où tous les bâtimens venant de Philadelphie ou d'autres endroits ſujets à la fièvre maligne, feraient obligés de faire une quarantaine pendant le nombre de jours qui paraitrait convenable à ces commiſſaires.

Les commiſſaires de Newbern ordonnerent le 30 de Septembre, que juſqu'à ce qu'une pleine liberté en fut accordée, les navires arrivans de Philadelphie ou de tout autre endroit où la contagion pourrait être, feraient obligés de s'arreter et de jetter l'ancre au moins á un mille au deſſous de la ville, et de faire lá une quarantaine de dix jours au moins ſi ce n'eſt que les capitaines de ces navires puſſent produire un certificat donné par les inſpecteurs établis à cet effet, et portant l'opinion où feraient les inſpecteurs que les dits navires pouvaient, avec ſureté, pour les habitans, ſe rendre dans la ville ou dans le port, et y depoſer leurs paſſagers et leurs car-

gaifons. Ils ordonnerent, le 18 Octobre, que fi quelque perfonne libre allait à bord de quelque batiment de Philadelphie, &c. &c. ou apportait de pareils batimens quelques effets ou marchandifes, avant la permiffion donnée de dépofer les paffagers et la cargaifon, elle ferait pour toutes ces fautes condamnée á cinq pounds d'amende ; et que fi quelqu'efclave fe trouvait dans le dit cas, il fubirait un châtiment qui n'excederait pas cinquante coups de fouët, et que fon maître payerait cinq pounds.

Le governeur de la Caroline du Nord fit une proclamation, qui foumettait les navires de Philadelphie à une quarantaine, de la durée de laquelle je ne fuis pas certain. Les habitans de Charlefton tinrent une affemblée, le 18 Octobre, dans laquelle il fut decidé qu'aucun navire de la rivière Delaware, venant, foit directement, foit après avoir abordé quelqu'autre port des Etats-Unis, ne pourrait paffer la barre de Charlefton, jufqu'à ce que les citoyens affemblés de nouveau euffent reconnue la certitude de la ceffation de lamaladie à Philadelphie ; s'il arrivait que quelque batiment au mépris de cela, paffât cette barre, le gouverneur etait requis de le contraindre à quitter le port et á retourner en mer.

Le gouverneur de la Georgie publia le 14 Octobre, une proclamation, qui ordonnait que tous les batimens de Philadelphie qui pourraient arriver dans la riviere de Savannah, feraient obligés de s'arreter dans la baïe de Tybée, ou dans quelques autres endroits á egale diftance de la ville, jufqu'á ce que l'officier de fanté eut, d'apres une vifite, certifié qu'ils n'etaient pas infectés de la fievre maligne ; et que les contrevenants à cette proclamation feraient pourfuivis et punis des peines et amendes fixées par la loi.

Le peuple d'Augufta dans cet etat fut auffi actif et auffi vigilant que fes voifins du nord, pour fe preferver du danger que le menaçait.

Les habitans de Reading dans cet etat, tinrent une affemblée le 24 Septembre, et prirent plufieurs refolutions, qu'aucunes marchandifes ne feraient importées dans le bourg, de Philadelphie ou de tout autre endroit

infecté de la fievre maligne, jusqu'à l'expiration du delai d'un mois á compter de cette date, á moins que la permission n'en fut accordée par les habitans réunis en assemblée de commune ; qu'aucune personne de Philadelphie, ou de tout autre endroit contagieux, ne pourrait être introduite sans avoir subie la visite d'un médecin, et obtenue de lui un certificat prouvant qu'elle etait exempte de la contagion ; qu'aucun stage de terre ne pourrait apporter dans le bourg des passagers de Philadelphie, ou de tout autre lieu interdit ; et que toutes les communications par les stages seraient suspendues pendant un mois, á moins qu'elles fussent autorisées avant cette epoque par les habitans.

Le 26 de Septembre, il se tint à Bethlehem, une assemblée dans laquelle il fut arreté, que les personnes venant de Philadelphie subiraient une quarantaine de douze jours, avant que d'entrer dans la ville. Une pareille resolution fut prise bientôt après à Nazareth ; mais elle ne fut observée avec rigeur ni dans l'un ni dans l'autre endroit ; il ne fut point établi de garde, et l'assertion d'un voyageur honnète, paraissant en santé, suivant le tems de son absence de Philadelphie, fut considérée comme suffisante, sans recours à une preuve formelle.

Diverses précautions furent prises dans d'autres endroits ; mais je ne puis en donner le détail, n'ayant pû me procurer le récit de leurs resolutions et de leurs mesures.

La calamité de Philadelphie, pendant qu'elle provoquait la circonspection des gens timides dans differents endroits, portait les personnes pieuses à adresser leurs prieres au Très-Haut pour notre soulagement, notre consolation, et notre secours. Plusieurs jours d'humiliation, d'abstinence, et de prieres furent designés à cette effet. A New-York, ce fut le 20 Septembre ; á Boston, le 26 ; dans Albany, le 1 d'Octobre ; dans Baltimore, le 13 ; à Richmond le 9 ; le même jour à la Providence ; le sinode de Philadelphie fixa le 24 d'Octobre ; les eglises protestantes episcopales de Virginie, le 6 Novembre ; le sinode Flamand de New-York, le 13

Novembre ; le ſinode du New-York et du New-Jerſey, le 20 Novembre ; á Hartford il y eut pendant quelque tems des prieres journalieres pour notre ſoulagement.

Chapitre XII.

Combat entre la loi de ſa propre conſervation et la loi de la charité. La loi de la charité victorieuſe.

TANDIS que nos citoyens etaient proſcrits dans pluſieurs villes, tandis qu'ils etaient chaſſés comme criminels dans quelques autres, tandis que dans d'autres ſoit ſains, ou malades, tout accès leur etait interdit, et qu'ils etaient forcés de repartir; c'eſt avec une ſatisfaction extrême, que j'ai á rapporter une conduite totalement oppoſée, qui ne peut manquer de faire une impreſſion inéfaçable ſur les cœurs des citoyens de Philadelphie, et d'y exciter déſormais les plus vives emotions de la gratitude.

A Woodbury, dans le New-Jerſey, il ſe tint, dans les premiers tems de notre fleau, une aſſemblée, dont l'objet etait d'aviſer aux meſures qu'il pourrait être neceſſaire de prendre. Une motion fut faite pour defendre toute communication avec Philadelphie ; mais quatre perſonnes ſeulement s'etant levées pour la ſoutenir, elle tomba, et une libre accès fut permis á nos citoyens.

Un nombre conſiderable des habitans de Springfield, dans le New-Jerſey, ſe réunirent le premier d'Octobre; et après une mure reflexion ſur la detreſſe de nos citoyens, ils prirent une reſolution par laquelle ils offrent leur ville pour aſile aux fugitifs de Philadelphie, et chargent leur comité de ſe procurer un endroit convenable pour ſervir d'hôpital aux malades. Les rev. Jacob V. Artſdalen, Mathias Meeker, et Mathias Denman, furent les plus actifs dans cette honorable entrepriſe.

J'ai eté informé par une perſonne digne de confiance, que les habitans d'Elizabeth-Town avaient imité la conduite genereuſe de ceux de Springfield ; mais je n'ai pû

me procurer une copie de leurs resolutions et mesures à cet egard.

A Chestertown, dans le Maryland, il fut etabli, á une certain distance de la ville, un endroit pour recevoir les voyageurs ou autres qui pourraient être atteints de la maladie; ce refuge fut pourvu de toutes les choses necessaires, et un medecin fut établi pour soigner les malades.

La seule mesure prise á Easton dans la Pensilvanie, fut d'obliger les fugitifs de Philadelphie à s'abstenir, pendant une semaine, de communiquer avec les habitans.

Les citoyens de Wilmington (Delaware) se sont conduits de la manière la plus genereuse envers nos malheureux citoyens. Ils furent dans le principe un peu effrayés, et ils arreterent l'établissement d'une quarantaine et d'une garde; mais bientôt ils se departirent de ces precautions, et acceuillerent avec la plus grande liberté les gens venant de Philadelphie; ils etablirent un hôpital pour y recevoir nos citoyens malades, et ils le fournirent de toutes les choses necessaires. Mais de huit ou dix personnes de Philadelphie mortes dans cette ville de la fièvre maligne, une seule avait eté envoyée á l'hôpital; les autres furent nourries et soignées dans les maisons où elles étaient tombées malades. Quelques humains, sensibles et généreux qu'aient été en general les respectables habitans de Wilmington, deux caractères parmi eux se sont manifestée d'une manière si prononcé, qu'ils meritent ici une mention particulière. Ce sont le docteur Way et le major Bush, dont les maisons furent toujours ouvertes aux fugitifs de Philadelphie, qu'ils reçurent sans le moindre apprehension et qu'ils traiterent avec un dégré de véritable hospitalité qui les honore infiniment. L'exercice de cette vertu ne fut pas concentré dans la sphère étroite de leurs amies et de leurs connaissances; ils traiterent avec la même humanité des familles entières qui leur étaient totalement étrangères. Cela fut d'autant plus important pour eux, et cela devint une charge d'autant plus grande, qu'il n'y avait, je crois, qu'un seul aubergiste (Brinton) dont la maison fut ouverte aux gens venant

de Philadelphie ; et qui devint par conſéquent ſi ſurchargée qu'il fut fréquemment difficile d'y avoir accès.

Les exemples de cette eſpèce ont eté très rares dans notre pays. Mais ils n'en ſont que plus précieux, et ils doivent être expoſes a l'applaudiſſement public. Puiſſent-ils operer ſur le peuple à l'avenir et dans des circonſtances pareilles d'une terrible calamité ; et lui apprendre à tempérer ſes frayeurs par un ſentiment d'humanité et de ſenſibilité envers des malheureux fugitifs, tel que la prudence voudra le permettre, et à ne pas confondre, dans une aveugle proſcription, les perſonnes ſaines avec les malades.

CHAPITRE XIII.

Maladie funeſte aux medecins — Au clergé — Aux yvrognes — Aux filles de joie — Aux filles de ſervice — Aux pauvres — Et dans les rues etroites — Moins funeſte aux Francais — Et aux negres.

IL eſt rarement arrivé, que Meſſieurs de la faculté aient ſuccombé en ſi grand nombre, qu'en cette occaſion, aux travaux de leur perilleuſe profeſſion. Dans cinq ou ſix ſemaines, ſans compter les etudians en medecine, il n'eſt pas mort moins de dix medecins ; ſavoir, les docteurs Hutchinſon, Morris, Linn, Pennington,Dodds, Johnſon, Pierre Glentworth,Phile, Graham, et Green. A peine a t'il echappé à la maladie, un docteur exerçant qui fut reſté dans la ville ; quelques-uns furent trois, et quatre, cinq fois malades.

Ce fleau a eté auſſi très funeſte au clergé. Expoſé dans l'exercice des derniers devoirs envers les mourants, á un danger egal á celui des medecins, il n'eſt pas etonnant, qu'un ſi grand nombre ait ſuccombé. Voici les noms de ceux qui ſont morts, les rev. Alexandre Murray de l'egliſe epiſcopale proteſtante ; F. A. Fleming et Laurence Graeſsl, de la catholique romaine ;

John Winkhaufe de l'Allemande reformée; James Sproat, des presbyteriens; William Dougherty, de l'eglife des methodiftes; et quatre predicans diftingués de la focieté des amis; Daniel Offley, Hufon Langftroth, Michel Minier, et Charles Williams. Sept membres du clergé ont eté dans le plus grand danger par la maladie, les rev. Robert Blackwell, Jofeph Pilmore, William Rogers, Chriftophe V. Keating, Frederic Schmidt, Jofeph Turner, et Robert Annan; mais ils fe font retablis.

La mortalité n'a pas eté á beaucoup près auffi confiderable parmi les femmes que parmi les hommes, * ni parmi les vieux et les infirmes que parmi les gens robuftes et de l'âge moyen.

Cette maladie a eté veritablement funefte aux buveurs et aux ivrognes, ainfi qu'aux perfonnes puiffantes et d'une conftitution robufte. Beaucoup de perfonnes de ce genre ont eté atteintes, et peu s'en font fauvées.

Elle a eté egalement fatale aux filles de joye; la faibleffe et l'epuifement de leur conftitution les rendait facilement la proie de la terrible maladie qui terminait bientôt leur miferable carriere.

Elle a eté très deftructive pour les filles de fervice; nombre d'elles avaient pris la fuite; de celles qui etaient reftées, il en eft mort beaucoup qui s'etaient comportées avec une fidelité extraordinaire.

Elle a eté horriblement deftructive parmi les pauvres; il eft probable de croire, qu'au moins les fept-huitiemes des perfonnes mortes ont eté enlevées dans cette claffe. Les habitans des maifons mal-propres ont feverement expié, par la quantité de ceux d'entr'eux qui ont eté victimes, leur negligence a les tenir nettes. Des familles entières dans les maifons, ont eté conduites au tombeau.

La mortalité dans les rües etroites, les petites allées, et dans les maifons privées d'une circulation libre d'air, a eté incomparablement plus confiderable

* Dans quelques congregations, les morts des hommes ont été prefque doubles de celles des femmes.

que dans les rues larges et dans les maisons bien aërées. Il a peri dans quelques-unes de ces allées le tiers ou le quart de tous les habitans. Dans 30 maisons que renferme Pewter-Platter allée, 32 personnes sont mortes; et il n'en est mort que 39 seulement dans une partie de Market-Street contenant 170 maisons. Les rues favorisées de l'air de la campagne ont très-peu souffert. De toutes ces rues spacieuses et aërées aucune n'a perdu autant de monde que dans Arch-Street près de Water-Street, que je puis citer à cause de sa proximité du foyer primitif de la maladie. Il est particulierement à remarquer, que plus les rues etaient distantes de Water-street, moins elles ont souffert de la calamité.

Les Français recemment arrivés á Philadelphie ont eté exempts de la contagion d'une manière particulière;* la cause á laquelle on doit imputer cette difference merite une examen particulier ‡; elle a eté attribuée par quelques-uns à leur mepris pour le danger; mais quoique cette confiance ait pu y contribuer en quelque chose, elle ne resout certainement pas entièrement la difficulté, puisqu'il est connu qu'une infinité de personnes les plus courageuses dePhiladelphie ont eté comptées parmi les victimes. Beaucoup de Français ont attribué l'excessive fatalité de la maladie á la grande quantité de fruits prematurés et mal-sains portés dans nos marchés et consommés par toutes les classes du peuple.

Lorsque la fievre jaune se manifesta dans la Caroline du Sud, les negres, suivant le rapport d'un observateur exact, le docteur Lining, en furent entièrement preservés; "il y a, dit il, quelque chose de vraiment singulier "dans la constitution des negres, qui les garantit des "atteintes de cette fievre; car, quoique beaucoup d'entr-

* Les Français établis depuis long tems ici ont presqu'autant souffert que les indigenes.

‡ Le frequent usage que font les Français des lavemens, pourrait peut-être donner la raison de ce qu'ils ont été si généralement preservés. Ces lavemens nettoyent les intestins, degagent les voies interieures, et previennent la constipation, qui est une des causes les plus certaines de cette maladie et de plusieurs autres.

“ eux fussent aussi exposés á la contagion que les garde-
“ malades, je n'ai cependant encore connu aucun exem-
“ ple de cette fievre parmi eux, quoiqu'ils soient sujets
“ comme les blancs á la fievre bilieuse.” * La même opinion a prevalu pendant long-tems à Philadelphie, mais elle etait erronée : ils n'ont pas echappé à la maladie. Cependant ils en furent rarement atteints dans le commencement, et le nombre qui le fut sur la fin, n'etait pas considerable ; et comme j'en ai eté informé par un medecin distingué, “ le mal cedait plus facilement chez eux aux efforts de la medecine que chez les blancs.” L'erreur qui regna á cet egard produisit un effet salutaire ; car, dès le premier periode de la maladie on trouvait difficilement des blancs pour saigner les malades ; et si les negres eussent eprouvé une terreur pareille, le sort des personnes attaquées du mal, nombreuses comme elles etaient alors, aurait eté excessivement aggravé. Dans le tems dont nous avons parlé, les anciens de l'eglise Africaine s'assemblerent, offrirent leur secours au maire pour lui procurer des garde-malades, et pour aider á enterrer les morts ; leurs offres furent acceptées, et Absalom Jones, Richard Allen et William Gray, se chargerent de la direction de ces deux importans services. Le grand nombre des demandes faites pour des garde-malades donne occasion aux tricheries, et cette facilité fut ardemment saisie par les plus vils des negres ‡ ; ils extorquerent deux, trois, quatre, jusqu'à cinq gourdes par nuit pour un pareil service, qui eut eté bien payé á une gourde. Plusieurs d'entr'eux furent même surpris á piller les maisons des malades. Mais il estinjuste de faire rejaillir sur tous les justes reproches merités par la conduite de quelques-uns. Les services de Jones, Allen, Gray, et autres de leur couleur, ont eté importans et meritent la reconnaissance publique.

D'après l'examen des livres de l'hopital de Bush-hill,

* Essays et observations, Vol. II. page 407.

‡ Les friponneries dont il est ici question, sont loin d'avoir été seulement exercées par les nègres ; plusieurs des garde-malades blancs se sont conduits avec une pareille avidité.

il parait qu'il y eſt entré près de vingt negres, dont environ les trois quarts ſont morts.

Chapitre XIV.

Etat de l'air; eſſai pour refûter l'opinion que le froid et la pluie ont mis fin au déſordre; table proportionelle de mortalité.

L'AIR, pendant tout le cours des mois d'Août, de Septembre, et la plus grande partie d'Octobre, fut ſingulièrement ſec et brûlant. La pluie ſembla entierement tarie. Diverſes indications,qui rarement avaient manqué de produire un air pluvieux, tromperent les eſperances, les vœux, et les prieres des citoyens. Le mal augmenta en fureur, á meſure que la ſaiſon s'avançait dans les mois de l'automne ; la mortalité fut plus grande en Septembre qu'en Août,et encore plus grande dans le commencement et juſqu'à la mi-Octobre; et il merite d'être particulierement obſervé , que , quoique l'eſperance preſqu'univerſelle des citoyens ſe fondât ſur le froid et ſur la pluie, et particulierement ſur la derniere, cependant la maladie á pris fin preſque ſans aucune pluie, et avec un degré très médiocre de froid ; ſa fureur peut être conſiderée comme s'être eteinte les 23, 24, 25 et 26 du mois d'Octobre; les perſonnes mortes après cette epoque avaient eté, pour la plupart, atteintes à une époque anterieure; et depuis, peu en ont eté attaquées. Ces jours furent preſque auſſi chauds que la plupart des jours les plus funeſtes; le terme moyen du thermometre ayant eté pendant ces jours á 60, 50, 71, et 72. Nos faibles lumieres ne nous permettent pas d'expliquer cela d'une maniere ſatisfaiſante : dans le fait l'enſemble de la maladie, depuis ſa premiere origine juſqu'à ſa fin, a mis en defaut la ſageſſe et les calculs humains.

L'opinion avancée dans les paragraphes precedens a eté combattue par beaucoup de perſonnes : et comme

l'extinction des maladies contagieuses, produites dans l'été ou dans le commencement de l'automne, a été toujours attribuée a la rigueur du froid et à l'abondance des pluies de la fin de l'automne ou de l'hiver, on a avancé que la nôtre avait partagé le même sort. Il devient donc necessaire d'exposer les raisons de l'opinion contraire.

La cessation de ces maladies, suivant l'idée generalement admise, vient du froid ou de la pluie, ou de l'un et de l'autre en même tems. Si on la fait proceder du premier, comment rendrons-nous compte d'une mortalité plus grande en Septembre qu'en Août, d'autant que le degré de chaleur etait considerablement diminué ? Comment expliquerons-nous une mortalité plus grande dans le commencement d'Octobre que dans Septembre, bien que la chaleur allât toujours en decroissant ? Si la pluie est la cause de la cessation de la maladie, comme le prétendent ceux qui attribuent sa declination a la pluie qui tomba dans la soirée du 15 Octobre*, comment rendre compte de l'innefficacité de la pluie constante pendant toute la fatale journée du 12 Octobre, pendant lequel il mourut cent onze personnes, et cent quatre le jour suivant ? Pour éclairer cette matière, je supplie les lecteurs de fixer leur attention sur la table suivante.

		Thermometre. á 3 P. M.	Morts.	Vent.	Air.
Sept.	19	70	61	SO	beau.
	20	69	67	SE	brume.
	21	78	57		beau.
	22	83	76		beau.
Oct.	10	74	93	NO	beau.
	11	74	119	O	beau.
	12	64	111	NO	pluie.
	13	69	104		beau.
	23	60	54	O	beau.
	24	59	38	NO	beau.
	25	71	35	S	beau, grand vent.
	26	72	23	SO	sombre.

* La pluie de cette soirée ne fut à aucun égard aussi considerable que celle du 12.

L'examen de cette table par une perſonne qui ne ſera pas prevenue en faveur de l'opinion adoptée,la convaincra, je penſe, de la juſtice de mon aſſertion, que l'accroiſſement ou la diminution de la violence de la maladie dependaient d'autres cauſes que du degré de chaleur, de froid, de pluie, ou de ſechereſſe. Le terme moyen du thermometre, pendant les quatre premiers jours obſervés,fut de 75° et celui des morts 65. 5. Pendant les ſeconds quatre jours le même terme fut pour le thermometre de 70° 25″ quoique le terme moyen et effroyable des morts fut de 106. 75. et pour les derniers quatre jours, le terme moyen du thermometre fut de 65. 5. au lieu que celui des morts fut ſeulement de 37. 5. Pour faciliter ce rapprochement, je fais ici un reſultat de la table precedente.

		Ther. moyen.	Morts
Terme moyen de	Sept. 19, 20, 21, & 22	75	65
	Oct. 10, 11, 12, & 13	70.25	106.75
	Oct. 23, 24, 25, & 26	65. 5	37. 5

Ainſi, les jours ou la mortalité fut la plus grande, ont eté de cinq degrés plus froid que ceux pendant leſquels les morts ont eté ſeulement de cinq huitiemes ; et la difference de cinq degrés entre les ſeconde et les quatrième periode de quatre jours, ne ſera ſans doute pas pretendue ſuffiſante pour expliquer une diminution de près des deux tiers. Pour porter encore plus loin l'examen du ſyſtême de la chaleur, du froid, et de la pluie, examinons les quatre derniers jours d'Août. Le terme moyen de ces jours fut pour thermometre de 75. 5. et cependant il ne fut pour les morts que de 20. 75.

Je ſoumets à l'inſpection des lecteurs le terme moyen de chaque ſemaine pour le thermometre et pour les morts depuis le premier Août juſqu'au 7 Novembre. *

* Lorſque les fractions excédent la moitié, j'ajoute une unité ; lorſqu'elles ſont au deſſous de la moitié, je les paſſe ſous ſilence.

	Terme moyen du thermometre.	Terme moyen des morts.
Août 1 au 7,	84	9
8 au 14,	85	7
15 au 21,	83	7
22 au 28,	77	15
29 au 31,	85	17
Sept. 1 au 7,	81	19
8 au 14,	74	35
15 au 21,	75	65
22 au 28,	76	70
29 et 30,	74	60
Oct. 1 au 7,	71	72
8 au 14,	71	100
15 au 22,	58	67
22 au 28,	58	39
29 au 31,	46	18
Nov. 1 au 7,	58	15

Il resulte de cette table, que, durant le mois de Septembre, il y eut regulierement un accroissement rapide dans les morts, excepté le 29 et le 30, quoique l'air soit toujours devenu plus frais pendant presque tout ce tems. Que les defenseurs du systême du froid et de la pluie comparent la premiere semaine de Septembre avec la seconde d'Octobre, ils verront que la premiere a eté de dix degrés plus chaude que la derniere, quoique les morts de l'une aient eté seulement la cinquieme partie de celles de l'autre. Si après cela ils veulent dire que la difference de 13 degrés, entre la seconde semaine d'Octobre et la troisieme et la quatrieme du même mois, peut expliquer le decroissement de la mortalité depuis 100 d'abord jusqu'à 67, et ensuite à 39, je repondrai, seulement, que trop souvent une prevention opiniâtre obscurcit la raison, et empêche d'appercevoir la verité, quoiqu'elle soit evidente.

En opposition á ce que j'ai avancé auparavant, il a eté observé que les malheureux effets des jours très-chauds se sont fait ressentir pendant plusieurs jours suivans. Cette objection est d'une faible ressource, comme il est facile de s'en appercevoir à l'inspection de la

table. La chaleur de la premiere et de la feconde femaine d'Octobre fut la même, et cependant la mortalité fut dans la feconde près de motie plus confiderable que dans la premiere. La chaleur de la quatrieme fut pareille á celle de la troifieme, quoique durant l'une les morts aient eté prefque le double de ce qu'elles ont eté dans l'autre.

J'efpere, d'apres cela, que le lecteur avouera que le fuprême regulateur des vents et des pluies, fans avoir recours aux moyens, foit moraux, foit phifiques, fur lefquels nous fondons notre principale confiance, a choifi le tems qu'il lui a plu pour preferver de la deftruction ceux d'entre nous qui y avons echappé.

Chapitre XV.

Origine de la maladie.

LA maladie a très-indubitablement eté importée des Indes occidentales. Cependant d'apres differentes raifons faciles à fentir, il eft difficile de determiner avec une precifion parfaite fur quel navire ou fur quels navires elle a eté introduite, (car il eft probable qu'elle a eté portée fur differens navires venus des diverfes Ifles infectées). Que le mal a eté importé je le prouve par les raifons fuivantes, chacune defquelles, prife feparement, juftifie cette opinion ; mais toutes, prifes collectivement, le prouvent d'une maniere fatiffaifante pour tout homme raifonnable et de bonne foi.

1°. La fievre jaune exiftait dans plufieurs des ifles occidentales longtems avant de s'être manifeftée ici. *

* *Extrait d'un papier de Londres, du* 13 *Aout* 1793.

" La contagion apportée de Bulam, qui s'eft d'abord manifeftée à la Grenade, fe repand de la manière la plus allarmante. Quatre-vingt perfonnes font mortes dans un jour de cette épidemie à la Grenade."

[Il paraît par un paragraphe fuivant du même papier, que la maladie était pofitivement regardée être la fievre jaune.]

Extrait du Courrier, *papier de Londres, du* 24 *Aout.*

" Avant le depart de la flotte d'Antigue, telle y était la

2°. Il eſt arrivé dans le mois de juillet plusieurs navires venant de ces Iſles?

3°. A peine a-t-on pris quelques precautions pour ſe preſerver de la contagion.

4°. Un citoyen reſpectable de Philadelphie, ſubrecargue d'un de nos navires, a vu mourir ſix ou ſept perſonnes malades de cette fievre dans le mois de juillet au Cap-Français, à bord d'un briq chargé pour ce port. *

5°. Un navire arrivé ici du Cap Français en juillet, a perdu plusieurs perſonnes de ſon equipage par cette fievre, pendant ſon paſſage.

6°. Une perſonne du Cap-Français eſt morte de cette même fievre à Marcus-Hook, ‡ et il en eſt mort une autre à Cheſter.‖

la crainte de la contagion, que tous les batimens venant de la Grenade étaient obligés à faire quarantaine, et toutes les lettres de la dernière de ces îles étaient purifiées à la première. On dit que la contagion a gagné à la Dominique."

*Extrait de l'*Obſervateur, *papier Anglais, du 25 Aout.*

" La peſte, nous l'apprenons avec douleur, s'eſt manifeſtée dans pluſieurs de nos îles occidentales. On dit que les ſimptômes en ſont on ne peut plus alarmans à la Grenade et à la Dominique."

Extrait d'un papier de Kingston, du 12 Octobre.

" Les îles de la Barbade et de la Dominique continuent à être affligées de la fièvre contagieuſe; il eſt mort environ trois cens blancs, dans la première de ces îles, et près de cinq cens dans la dernière."

* Je ſuis prêt à communiquer à ceux qui l'exigeront le nom du ſubercargue et celui du briq.

‡ " Je declare ici que j'étais à Marcus-Hook vers la fin de Juillet, lorſqu'il y mourut une femme nouvellement arrivée là par un des navires recemment venus du Cap-Français: que je fus informé par un Français voiſin qu'elle était morte de la fièvre jaune; que cette perſonne brula une quantité de gaudron à la porte, dans le deſſein, comme elle m'en informa, de purifier l'air. JOHN MASSEY."

‖ La connaiſſance que j'ai eu de la mort de cette perſonne, me vient d'une lettre écrite par le dr. William Martin au dr. Currie.

7°. Les navires dans lesquels ces personnes sont arrivées, et qui etaient infectés par la contagion des malades et des morts, ont abordé librement nos quais, et particulierement celui où le mal s'est manifesté pour la premiere fois.

8°. Des personnes atteintes de la fievre jaune ont eté debarquées dans notre ville de dessus les navires arrivés des indes occidentales.*

9°. Des corps morts ont eté surpris avoir eté depo secrettement de quelques bords de ces navires.

10°. Il y a la plus grande apparence de croire les lits et les hardes des malades et des morts n'on eté detruits, mais au contraire qu'ils ont eté app dans notre ville.

11°. Cette maladie avait tous les simptômes teristiques qui l'ont faite remarquer dans les c où son importation etait evidente.

Enfin, de tous les raisonnemens avancés pour appuyer l'opinion que cette maladie a eté engendrée ici, le seul qui ait seulement l'apparence de la vraisemblance, c'est celui qui est fondé sur l'influence d'une saison brûlante, telle que nous avons eue l'eté dernier, raisonnement refuté sans replique par les temoignages reunis de Lind, Lining, Warren et Bruce, qui ont affirmé, de la maniere la moins equivoque, qu'elle ne dependait pas de l'air.

" Il ne parait pas, d'après les plus soigneuses observations sur les variations de l'air ou les autres differences des saisons, que j'ai pu faire depuis plusieurs années, que cette fievre soit á aucun egard causée ou beaucoup influencée par elles; car, je l'ai rencontrée dans tous les tems et dans toutes les saisons, aussi bien dans le tems le plus frais que dans le plus chaud de l'année."‡

" Cette fievre ne peut pas paraître prendre son origine d'aucune modification particuliere de l'air, independante des miasmes contagieux comme l'a autrefois

* Le major Hodgdon et plusieurs autres peuvent attester la verité de ce fait.

‡ Hillary, sur les maladies de la Barbade, page 146.

fort bien obſervé le docteur Warren; car depuis vingt-cinq ans il n'y a eu ſeulement que quatre epoques epidemiques dans les automnes des années 1732, 39, 45, et 48, quoique aucune de ces années (ſi on en excepte 1739, dont l'eté et l'automne furent ſingulierement pluvieux) ne fut ni fut plus chaude ni plus pluvieuſe (et quelques-unes l'ont eté moins) que les etés et les automnes de pluſieurs de autres années, dans leſquels nous ne trouvons pas un ſeul exemple de quelqu'un atteint de la fievre; ce qui ferait contraire á ce qui aurait dû arriver ſi cette fievre etait l'effet des modifications particulieres de l'air, abſtraction faite de miaſmes contagieux."*

"In *omni anni tempeſtate*, ſeſe effert hic morbus; ſymptomata autem graviora obſervantur, ubi calor magnus cum multa humiditate conjungitur."‡

Chapitre XVI.

Faits et courtes reflexions—Collection de morceaux detachés.||

Le manque d'un hôpital particulier où l'on pourrait envoyer les perſonnes atteintes des maux contagieux, et le beſoin d'une loi expreſſe á ce ſujet, qui donnerait à l'autorité civile le pouvoir d'agir avec l'energie

* Lining, Eſſais et Obſervations Politiques et Litteraires, vol. II, page 406.

‡ Bruce, cité par Lind, ſur les climats chauds, p. 237.

|| Ce chapitre et le ſuivant demandent quelqu'apologie. Pluſieurs des anecdotes qui s'y trouvent ſont de peu d'importance ſi ce n'eſt par ce qu'elles tendent à éclairer l'état de l'eſprit public, pendant un tems où les la peur s'emparer de tous les eſprits. Si l'on conſidère la choſe ſous ce point de vue, on ſentira qu'il eſt à peine une circonſtance, dans ce periode fertile en évenemens, qui doive être laiſſée dans l'oubli. Pluſieurs d'un genre agréable ont été introduites pour ſervir de relief à la nature ſombre d'une narration dont les principaux caractères ſont la mort et la deſtruction.

neceſſaire dès la premiere irruption d'un parail fléau deſtructeur, ont eté les cauſes de nos peines récentes;car, humainement parlant, ſi des meſures déciſives euſſent eté adoptées avant le premier de Septembre, lorſque le mal n'exiſtait encore que dans une rue, et dans peu de maiſons de cette rue, il y a peu de doute qu'il n'eût eté éteint en très-peu de tems. Mais les malheurs précédens de cette ville en 1762 avaient eté bientôt oubliés, et aucunes meſures n'avaient eté priſes pour ſe preſerver d'un pareil fléau lorſqu'il viendrait envahir la ville. On doit eſperer que notre legiſlature, ainſi que celles de tous les Etats de l'Union verront la neceſſité de ſoumettre cet important ſujet à l'examen qu'il merite ſi amplement, et de prendre des meſures contre de pareils malheurs pour l'avenir. A Spalato, dans l'Italie, où la peſte regna il y quinze ou vingt années, les perſonnes atteintes étaient ſoumiſes á une peine capitale ſi elles ne declaraient pas leur ſituation á l'autorité prepoſée à cet égard; et la même peine fut établie contre ceux qui négligeraient de denoncer les perſonnes atteintes qu'ils connaitraient. Cela eſt trop ſevere pour la douceur paternelle de notre code criminel; mais il eſt neceſſaire d'etablir quelques peines en pareil cas. En verité l'etabliſſement de Lazarets ſerait ſi avantageux que ce ſerait un objet de deſir pour les malades d'y être tranſportés.

Il eſt á peine concevable que les funerailles des perſonnes abſolument etrangeres aient peu être un ſujet de ſatisfaction. Cependant elles produiſirent cet effet. Après avoir eté accoutumé pendant ſi longtems à voir porter les corps morts ſur la fleche d'une voiture, la vue d'un corps porté en terre par des hommes, preſentait quelque choſe de ſemblable à ce qui ſe pratiquait dans les tems anterieurs à la fièvre; et je penſe que la ſatisfaction excitée par cette vuê abſorbait toute idée de la perſonne decedée.

Le plus grand nombre des cimetières de Philadelphie preſente un aſpect extrêmement effrayant; ils

ressemblent beaucoup à des champs labourés, et s'il y avait quelque chose capable de faire sur le cœur une impression indelebile sur l'incertitude du titre en vertu du quel nous tenons notre précaire existence, il serait impossible qu'un tour fait dans ces lieux ne produisit pas un pareil effet; mais il est á craindre, que le souvenir de toutes les scenes de detresse dont nous avons eté les temoins ne s'evanouisse avec le danger.

Il a eté nié que la même personne fut susceptible d'être atteinte deux fois de la fievre jaune. Cette opinion pouvant inspirer de la confiance aux convalescens et á ceux qui sont entierement retablis, pourait peut-être assez à propos être laissée sans contradiction, lorsqu'on n'a pas la verité pour objet. Plusieurs personnes dans cette ville ont eté atteintes deux fois de la maladie. Je sais qu'il est commun d'appeler cela une rechute. Mais, soit rechute ou non, les personnes dont je parle ont eté malades, se sont retablies entierement, et ont retombé une seconde fois. Quelques-unes n'existent plus, temoin M. Fleming. M. Wm. Young a eté plus mal la seconde fois que la premiere.

Un obsevation de la plus grande importance pour la cause de l'humanité m'a echappé dans les premieres editions, et elle merite une attention vraiment particuliere dans toutes les circonstances semblables à la crise que nous avons eprouvée. Dans le nombre prodigieux des personnes qui ont eté victimes de cette maladie,il est probable de supposer que la moitié ou le tiers ont seulement peri par le defaut de soin et de l'attention necessaires, defaut qui doit être attribué à la terreur extraordinaire. Presque tous les retablissemens remarquables sont dus, après la providence, á la fidelité des maris, des femmes, des enfans, et des domestiques, qui ont bravé les dangers, et ont eu la force d'obeir aux lois de l'humanité. Il y a plusieurs exemples de personnes que l'on peut dire avoir eté par de pareils moyens arrachées aux serres de la mort, puis-qu'elles ont eté á une telle extremité que deja leurs cercueils etaient preparés : et, pour l'en-

couragement de ceux qui, dans un autre tems et dans un autre lieu, auraient leurs parens ou leurs amis dans cet etat malheureux, il doit être remarqué que peu de ceux qui ont rempli leurs devoirs envers leur famille, en ont souffert. Il y a des exemples de personnes qui ont soigné et secouru six, huit, et dix malades desespérés dans leurs propres maisons, sans que ces personnes ayent attrapé la contagion. D'autres avant leur maladie et apres leur retablissement ont soigné et retabli leur familles. Wm. Young n'avait pas moins de dix malades dans sa maison, et presque tous dans le même tems ; il veilla sur eux jusqu'á ce qu'il fut atteint luimême; et pendant sa maladie, il dirigeait les soins qu'on leur donnait aussi efficacement que s'il eut eté en santé. Après son retablissement, il se remit à les soigner ; de toute sa famille, sa femme seule est morte, et on a supposé que sa mort avait ete precipitée par son etat avancé de grossesse. On a vu des personnes seules avoir la maladie dans des familles nombreuses de huit, dix et douze personnes, et aucune des autres n'en être atteinte. Dans la famille de David Clark, qui est mort de la fievre maligne, on ne comptait pas moins de vingt-deux personnes, dont aucune ne tomba malade, quoiqu'il reçût de toute sa famille les mêmes soins que s'il eut eté atteint d'une autre maladie. Pas un de ces charretiers, employés par le comité au perilleux office de transporter les malades et d'enterrer les morts, n'en a eté atteint.* Les garde-malades à Bush-hill ont tous echap-

* L'humble sphère de la vie dans laquelle il se trouve placé ne m'empêchera pas de faire mention d'un homme estimable et fidele, Thomas Wilkinson, employé par le comité au transport des malades, et à la sepulture des morts, depuis son organisation jusqu'à la cessation du desordre. Tel etait l'état dangereux de quelques cadavres, qu'il revenait rebuté de l'accomplissement de son devoir. Dans une occasion, en levant le corps d'une femme morte depuis plusieurs jours, il fut couvert d'un sang pourri. Il persevera cependant toujours de la manière la plus courageuse, à travers des dangers qui rendaient sa conservation aussi étonnante que celle de Girard, Helm, Helmuth, madame Saville et autres. Il y a lieu d'esperer que la commune lui fera un sort favorable dans lequel il puisse passer le reste de ses jours.

pé, á l'exception de deux ; il en eſt de même des reſpectables directeurs. Thomas Boiles, le locataire qui occupait le bâtiment de Buſh-hill, lorſqu'il fut pris pour un hópital, le 31 du mois d'Août, reſta là juſqu'au 29 d'Octobre avec ſa femme, et ſix enfans, parmi leſquels aucun ne fut atteint de la fievre maligne. Puiſſent ces exemples ſuffire dans les tems á venir pour empêcher la crainte d'etouffer totalement la raiſon, et de produire des ſcenes de cruauté qui font rougir l'homme pour ſon eſpece.

Une grande quantité de pigeons ſauvages dans le printems eſt regardée, parmi les gens de la campagne, comme le pronoſtic d'un eté mal-ſain ; je ne puis dire ſi ce preſage a jamais eté verifié avant cette epoque ; mais il eſt-très certain, que, durant le printems dernier, le nombre de ces oiſeaux portés au marché a eté immenſe. Jamais, peut-être, auparavant on n'en avait vu en auſſi grande quantité.

Pluſieurs claſſes du peuple ont conſiderablement profité du deſaſtre public. Les faiſeurs de cercueils ont eu un travail prodigieux, et ils y ont mis en general un haut prix. La majeure partie des magaſins detailliſte ayant eté fermés, ceux qui ont reſté ouvert ont eu un debit extraordinaire, la maſſe des affaires ſe trouvant partagées entre un petit nombre de perſonnes. Ceux qui avaient des voitures à louer pour le tranſport à la campagne des familles fugitives, recevaient tout ce qu'il leur plaiſait de demander. Les proprietaires des maiſons diſtantes de la ville, depuis trois juſqu'à vingt milles, qui voulurent les louer en tout ou en partie, en retiraient des loyers conſiderables. Les deux notaires chargés de faire les proteſtations pour le compte des banques, ont gagné immenſement á l'abſence des negocians et marchands.

J'ai appris, avec un plaiſir bien vif, que quelques proprietaires de maiſons, touchés de la detreſſe de leurs locataires, ont pris la reſolution genereuſe de faire remiſe des loyers echus pendant la durée de la maladie. Si cet

exemple eut eté imité par tous, il eut reflechi ſur eux l'honneur qui en reſulte. Mais il y a des hommes dont les cœurs endurcis meconnaiſſent la compaſſion : en effet, dans le tems où le mal etait dans le plus haut periode, il y a eu des proprietaires qui ſe ſont emparé de la modique proprieté des pauvres locataires de chambres abſolument dans l'impuiſſance de payer leurs loyers. Un homme ecrivit au comité pour l'informer, que la pauvreté de ſes locataires les mettait dans l'impoſſibilité de le payer ; c'eſt pourquoi il demandait que le comité nommé pour le ſecours des pauvres payât les arrerages qui lui etaient dus. Une autre perſonne, une veuve opulente, procura des recommandations pour quelques chambriſtes, ſes locataires, et le comité leur donna à chacun une ſomme modique. Auſſi-tôt qu'ils l'eurent reçue, elle ſe ſaiſit de leur argent, et de leurs habits.

Un homme avait perdu ſa femme de la maladie ; il avait lui-même perdu entierement la vue, et il ſe trouvait ſans moyens, avec deux jeunes enfans ; cependant, ſon proprietaire, pendant qu'il etait encore convaleſcent, fit ſaiſir ſeshardes et ſes meubles, et le mit dehors ! ! !

" Il vaudrait autant demander au loup, pourquoi il a fait
" bêler la brebis pour ſon agneau, que de chercher à ramol-
" lir (ce qu'il y a de plus dur ?) ſon cœur de rocher."

Shakeſpeare.

Je penſe que le lecteur trouvera plus de plaiſir en parcourant les traits qui honorent la nature humaine, qu'en voyant ceux d'une eſpece differente. Une femme aimable de New-York, touchée de la ſituation des nombreux orphelins de cette ville, ecrivit á un membre du comité, et le pria de lui en choiſir un auſſi reſſemblant qu'il ſerait poſſible à un enfant qu'elle avait perdu ; elle en demandait ſurtout un qui fût ſans aucun appui, s'il etait poſſible d'en trouver un. Elle ſe propoſait de l'adopter, et de ſe joindre à ſon mari pour lui conſacrer toute la tendreſſe à laquelle un de leurs propres enfans pourrait pretendre. N'y aurait-t-il pas de l'injuſtice à cacher le nom de cette femme reſpectable ? J'entends

tous mes lecteurs me répondre l'affirmative, et je veux en conféquence le leur revéler; c'eft Suzanne Willet. Plufieurs demandes de cette nature ont eté faites par nos propres citoyens.

Dans l'eté de 1791, la fievre jaune fe manifefta à New-York dans une partie de Water-Street; et à proportion de fa fphére, elle fut lá auffi funefte qu'elle la eté ici. Elle commenca en Août, et dura jufqu'á la mi-Septembre, à laquelle époque elle difparût entierement; et depuis elle n'a jamais paru dans cette ville. Cela devrait diffiper les craintes de plufieurs d'entre nous, qui, toujours difpofés á voir les chofes fous leur afpect malheureux, éffrayent le peuple en lui pronoftiquant que nous devons être affligés des mêmes fléaux le printems ou l'eté prochains. Tous les fymptomes furent auffi dangereux et alarmants à New-York qu'á Philadelphie; beaucoup de perfonnes furent enlevées en trois jours : la ftupeur, le delire, la couleur jaune, le vomiffement noir, et la mort fe fuccedant rapidement l'un á l'autre * elle ne fe repandit pas à cette epoque audela d'une rue, quoique autant que j'ai pu en être inftruit, aucune precaution n'eut eté prife pour arreter fes progrès. Le même genre de maladie regna avec une grande violence dans cette ville en 1762, elle difparut dans le mois de Novembre; et depuis elle n'avait plus reparu á Philadelphie.

L'eté et l'automne de cette année ont eté mal-fains dans beaucoup d'endroits de l'Union autant qu'à Philadelphie. J'ai eté informé, fans pouvoir en conftater la verité ou la fauffeté, qu'a Lynn dans Maffachufetts, il s'etait manifefté en Août, une fievre maligne femblable à la notre. Dans plufieurs villes de la Virginie, les fievres intermitentes ont eté beaucoup plus fréquentes et plus mortelles, que dans les epoques précedentes. Georgetown, et fes environs, qui font en genéral très

* Lettre d'un medecin de New-York à fon ami dans le New-Jerfey; Féderal Gazette, Sept. 21, 1793.

ſains, ont perdu dans l'eſpace de peu de ſemailes l'eté dernier, un nombre inoui de perſonnes, mortes du flux, qui a auſſi ravagé pluſieurs endroits de l'Amérique. L'influence s'eſt genéralement repandue dans toute l'Union, et elle a eté vraiment fûneſte; elle s'eſt montrée deux fois á Vermont, où la maladie putride a pareillement enlevé beaucoup de monde. Le flux et la fievre putride ont eté extremement meurtriers à Harriſburg et a Middletown, dans cet etat, et ont emporté, j'en ſuis particulierement informé, la quinzieme partie des habitans. L'etat de la Delaware, et particuliérement le comté de Kent, ont ſouffert conſiderablement des fievres d'automne qui ont cauſé une grande mortalité. Une colique bilieuſe a regné avec violence a Douver, dans le même Etat, durant l'eté dernier, et elle y a eté extremement fûneſte. A Paulings-Kill, dans le comté de Suſſex, etat de New-Jerſey, une fievre bilieuſe et intermitente a fait un très grand ravage. Et pluſieurs autres endroits ont eprouvé une mortalité extraordinaire, qui, ſans la calamité de Philadelphie qui a abſorbé l'attention publique de tous les cotés et qui a eté l'objet de comparaiſon, aurait produit de grandes allarmes et de grandes difficultés.

Il eſt difficile de faire une juſte évaluation du nombre des citoyens qui ont pris la fuite. Dans la ville, depuis Vine ſtreet juſqu'au Sud, d'après la ſurveillance d'un homme etabli par le comité, on a trouvé que le nombre des perſonnes abſentes etait de 8600 ſur 21000 habitans. Mais comme ce travail a tenu pluſieurs ſemaines, il doit y avoir eu neceſſairement des variations conſiderables; l'emigration n'etait pas finie dans ces rues dont l'inſpection fût faite dans l'origine, et on rentrait deja en quantité dans la ville pendant qu'on en inſpectait la derniere partie, il eſt probable que ces variations ſe balancent reciproquement, et que l'emigration a eté egale dans les fauxbourgs, à celle de la ville. C'eſt pourquoi nous ne pourons pas nous tromper de beaucoup en eſtimant á environ 17000 le nombre de ceux qui ont quitté la ville. Ce nombre

eſt moindre que ma premiere ſuppoſition, que j'avais porté à 23000. Je laiſſe au lecteur á determiner laquelle de ces deux hypotheſes eſt juſte, ou s'il y en a une qui le ſoit.

—⊙⊙⊙—

L'on connait parfaitement l'effet que produit la crainte en preparant le corps aux atteintes de la fievre jaune, et autres maladies, et en augmentant leur malignité lorſqu'on en eſt attaqué. L'exception ſuivante á la regle generale, eſt curieuſe et intereſſante. Une jeune femme, dont la frayeur etait ſi exceſſive, que non ſeulement elle la rendit malheureuſe depuis l'origine de la contagion, mais qu'elle troublait encore le bonheur de la famille où elle vivait, avait à ſoigner ſept perſonnes toutes dans un etat dangereux et dont il en eſt mort une. Ses ſoins furent aſſidus et continuels, pendant près de trois ſemaines. Pourtant elle n'a jamais eté atteinte.

—⊙⊙⊙—

Les horloges et les montres de la ville, ont preſque toujours eté en defaut pendant la contagion ; il etait à peine reſté un horloger, et peu de gens obſervaient comment le tems s'ecoulait. Une nuit les Watchmen annoncerent dix heures lorſqu'il n'en etait que neuf, et cette erreur ſe perpetua dans les heures ſuivantes.

—⊙⊙⊙—

L'Eſperance, navire de Londonderry, arriva dans notre rivière, vers la fin d'Août. Une maladie maligne regnait parmi les paſſagers ; en conſequence de quoi des ordres furent données de les debarquer à State-Iſland pour y ſubir une viſite; neanmoins pluſieurs d'entre-eux vinrent dans la ville, et augmenterent les dangers deja exiſtans. Alors parut, le 3 Septembre, une proclamation du maire, par laquelle il invitait tous les citoyens á ne rien negliger pour decouvrir de pareilles perſonnes, et empecher qu'á l'avenir il ne s'en introduiſit aucune, ſans un certificat prealable, comme auſſi á denoncer aux magiſtrats ceux qui recevrait chez eux de pareils indivi-

dus, afin de les pourſuivre avec toute la rigueur des loix. Il ſe préſente á ce ſujet une reflexion naturelle que je ne ſupprimerai pas. Nos citoyens ont eté generallement portés á cenſurer ſeverement les habitans des villes dans leſquelles des precautions rigoureuſes avaient eté priſes pour prevenir les progrès du mal qui regnait ici ; et pourtant nous voyons que notre propre conduite, dans une occaſion à peu près ſemblable, n'a pas eté de beaucoup differente. Ce n'eſt pas cependant que j'entende juſtifier ſans exceptions les meſures qui ont eté priſes dans tous les endroits ; bien loin delà, pluſieurs d'entr'elles ont eté extremement ſeveres et auſſi inutiles. Car toute les precautions neceſſaires pouvaient ſe concilier avec un certain degré de ſoulagement et de commodité pour des concitoyens jouiſſant d'une bonne ſanté, voyageant pour leur plaiſir ou pour conſerver leur ſanté et même leur vie : au lieu de cela il ſemble que dans beaucoup d'endroits on a, quoique ſans motifs, tout employé même juſqu'au moyens de rigueur. On ne pourrait, ſans impartialité, blamer d'auſſi ſages precautions.

La proclamation du gouverneur Moultrie annonçant l'exiſtance de la fièvre maligne á la Grenade, &c. &c. et ordonnant une quarantaine, parut le 7 Juin.

Quelques-uns des maîtres de poſte dans les differents Etats, ont uſé de la precaution de tremper avec des pincettes dans du vinaigre les lettres venant de Philadelphie avant que de les toucher. Pluſieurs des abonnés aux papiers de Philadelphie, les faiſaient arroſer de vinaigre par leurs domeſtiques et ſecher au feu, avant que d'oſer les toucher.

Joſeph Inſkeep avait donné ſes ſoins á pluſieurs perſonnes malades d'une famille voiſine : lorſqu'il ſe trouva malade lui même il demanda du ſecours et des ſoins,* il

* Sa femme était malade en même tems.

ne peut en trouver aucuns, pas même dans ceux qu'il avait ſoigné : qui le croirait !

Beaucoup de nos citoyens qui avaient fui de la ville, avaient negligé ou oublié de laiſſer à leurs domeſtiques l'argent neceſſaire pour leurs ſubſiſtance ; en ſorte que quelques-unes de ces malheureuſes creatures etaient à la merci de la charité de leurs voiſins.

Quelques-uns de nos artiſans ſe trouvant ſans emploi deſirerent ſe procurer du travail aux chemins nouveaux que l'on a entrepris : mais les gens employé à cet ouvrage convinrent entr'eux que ſi on accedait a leur demande ils abandonneraient tous le travail ; de ſorte que les inſpecteurs furent obligés de renoncer á cette idée.

La trop grande ſecurité des habitans de Philadelphie dans le principe de la maladie, doit être fortement deplorée. La majeure partie des perſonnes mortes de la fièvre maligne avant le 25 d'Août furent conduites au tombeau avec l'appareil ordinaire du cortege generalement uſité dans cette ville. La majeure partie des perſonnes qui á cette epoque menaient les morts au cimetiere, et pluſieurs de ceux qui aſſiſtaient aux funerailles, furent promptement atteintes de la maladie et y ſuccomberent.

Sebaſtian Ale, vieux foſſoyeur, privé depuis longtems de l'odorat, s'imagina qu'il ne pouvait pas attrapper la maladie et continua ſes fonctions avec confiance. Un mari et ſa femme qui etaient tombés malades enſemble, ayant deſiré être enterrés dans le même tombeau; moururent á peu de jours de diſtance l'un de l'autre: á l'enſeveliſſement du dernier d'eux, Sebaſtian fut employé pour rouvrir le tombeau du prédecedé; il frappa ſur la bierre et la caſſa, il en ſortit une vapeur ſi inſupportable et ſi dangereuſe, qu'il en tomba malade immedia tement et mourut un ou deux jours après.

Le fléau de la fièvre jaune eſt tombé ſur certaines

familles avec une extrême févérité. Il y a plufieurs exemples de cinq, fix perfonnes mortesdans la même famille et même de huit et dix, et dans celle de Godfrey Gebler il n'y á pas eu moins de onze perfonnes péries. Le docteur Sproat, fa femme, fon fils et fa fille; Michael Hay, fa femme et trois enfans; David Flickwir et cinq perfonnes de fa famille ; Samuel Weatherby, fa femme et quatre grands enfans n'exiftent plus. Et il y a des exemples innombrables d'un ravage auffi confiderable dans des familles particulieres. Il y a dans cette ville, une maifon de laquelle plus de vingt perfonnes ont eté menées, quelques-unes á Bufh-hill, mais le plus grand nombre au tombeau.

Il y a un fait concernant cette maladie qui prouverait que l'obfervation des devoirs de l'humanité envers les fugitifs de Philadelphie,n'eût pas eté d'une pratique auffi dangereufe qu'on fe l'etait univerfellement imaginé;dans la defiance de toute les refolutions prifes par les habitans des differentes villes, beaucoup de nos citoyens contagieux ont trompé leur vigilance, et fe font refugiés au milieu d'eux; et on a remarqué dans très peu de cas, qu'ils euffent communiqué la contagion. Trois perfonnes moururent de cette maladie dans une maifon près de Woodbury, dans le New-Jerfey ; elle avaient eté foignée pendant leur maladie par la famille fans aucune communication de mal. Six ou fept perfonnes font mortes à Darby, autant á Germantown, et huit á Haddonfield, fans avoir communiqué la maladie à aucun des habitans. Un homme de Philadelphie, appellé Cornell, mourut à New-York deux jours environ après fon arrivée; il deceda dans une penfion, où etaient plufieurs penfionnaires, dont un coucha dans le même lit que lui ; deux perfonnes de la famille feulement furent legerement indifpofées, mais non pas au point d'exiger les fecours de la médecine. Plufieurs autres perfonnes de Philadelphie atteintes de la maladie, moururent dans la même ville, et la contagion ne fe communiqua á pas. Un homme mourut de la même maladie dans une des principales auberges de Baltimore ; beaucoup de perfonnes l'avaient

visités et soignés sans accident, pendant tout le cours de sa maladie; personne ne fut malade, excepté son medecin, dont l'indisposition ne fut pas de longue durée. Il y a eu un grand nombre d'exemples pareil à Burlington, á Bordenton, Lamberton, Princeton, Brunswick, Woodbridge, Newark, Lancaster, et plusieurs autres places.

Depuis la premiere edition de cet ouvrage, j'ai eté informé par nombre des personnes dignes de confiance, que l'opinion que la maladie n'avait pas eté communiquée hors de Philadelphie, etait erronnée. Une famille appellée Hopper, proche de Woodbury, la prit de quelques-uns de nos citoyens malades, et trois personnes en moururent. Une femme, dans le comté de Chester, qui avait nourri et logé quelqu'uns des malades, mourut de la fièvre maligne. Une personne malade de Philadelphie s'etaant refugiée à Trenton communiqua la maladie dans une famille, desquelles trois personnes moururent. Un negre domestique appartenant a M. Morgan de la bay de Pensaucon, dans le New-Jersey, prit un lit infecté qui flótait sur la Delaware, et qui repandit la contagion dans la famille, md.Morgan et sa fille en moururent. La maladie avait eté introduire á Abington dans la famille de M. Cadwallader, par son fils venant de Philadelphie, plusienrs personnes en furent victimes. Quelques autres en differens endroits, attrapérent la contagion et en moururent. Mais les exemples de cette espéce ont eté extrêmement rares, si l'on compare le nombre des personnesqui ont emporté d'ici la maladie, avec celui de celles qui en sont mortes dans l'exterieur.

Chapitre XVII.

Autre collection de fragmens.

CEUX qui reflechissent sur les nombreux et scandaleux exemples de cruauté et d'abandon envers des amis et des parents, qui ont eu lieu á Philadelphie, quelle que

ſoit leur douleur, ne peuvent être ſurpris que dans la campagne et dans pluſieurs villes, les Philadelphiens ayent eprouvé de l'inhumanité de la part des etrangers. La conſternation univerſelle avait eteient dans le cœur du peuple les plus honorables ſentimens de l'humanité. Et dans cette circonſtance, comme dans beaucoup d'autres, le ſoupçon faiſait autant de tort que la realité. Beaucoup de voyageurs de cette ville, epuiſés de fatigue et de faim, n'ont pu trouver ni abri ni ſubſiſtence, et ont eté victimes de la frayeur, et non pas du defaut d'humanité, de ceux à qui ils avaient demandé du ſecours.* Les exemples de cette eſpece ſe ſont montrés ſur preſque toutes les routes de Philadelphie. Les gens ſoupçonnés d'être atteints de la maladie, ont eté forcés par leurs compagnons de voyage, á quitter les ſtages, et reduit á périr dans les bois ſans pouvoir ſe procurer du ſecour. A Eaſton dans le Maryland, un chariot chargé de marchandiſes de Philadelphie fut auſſitôt brulé.

—◇◇◇—

Dans une ville du Jerſey, une aſſociation entreprit d'empecher toute communication avec Philadelphie et les habitans convinrent de monter la garde alternativement: un homme qui avait des principes oppoſés à cette ſeverité , refuſa de ſe ſoumettre à ce devoir ou plutôt de ſe joindre à ce complot; on en donna avis et toute communication fut interdite avec lui. On lui refuſa les choſes d'abſolue neceſſité pour la vie; un boucher qui paſſait devant ſa porte, à qui il demanda des proviſions, lui repondit qu'il avait bien aſſez de viande, mais qu'il n'en avait pas pour lui. Etant ſorti de ſa maiſon pour peu de tems, et etant allé ſur le chemin de Philadelphie, mais pas a trente milles de la ville, il fut arreté à ſon retour par la ſentinelle de l'aſſociation, et comme il inſiſtait pour continuer ſon chemin, l'autre l'ajuſta avec ſon fuſil, et aurait tiré ſur lui ſans l'arrivée d'une tierce.

* En général les fugitifs de Philadelphie étaient auſſi ſévéres dans leurs précautions envers ceux qui avaient fui plus tard qu'eux, qu'aucune perſonne de la campagne.

Le fils d'un citoyen de Philadelphie arriva dans une ville de la Virginie, quatorze jours avant qu'on y eut etabli la quarantaine de vingt jours ; cependant il fut après le tems de ce fejour, obligé de fubir encore la quarantaine entiere, ce qui fit trente-quatre jours, fans compter plus de fix jours paffés fur la route.

Un fugitif de Philadelphie, qui avait eté en route près de trois femaines, eût à paffer un bac dans un Etat voifin, et etait pourvu des certificats neceffaires pour conftater la longueur de fon abfence. Il fe mit dans le bac avec fa femme et fa voiture, et paffa fur le rivage oppofé ; la on s'oppofa a fon debarquement comme n'ayant pas un certificat du magiftrat particulier à cet effet dans le pays. Il fauta de dedans le bateau fur un rocher, et la fentinelle lui jura qu'il lui brulerait la cervelle, s'il faifait un pas de plus. Sa femme qui etait reftée dans le bateau, fut dans des angoifes mortelles parce que les batelliers etaient ivres, les chevaux de la voiture éffrayés, et que le vent etait très violent ; malgré fes fupplications et fes offres de prouver la longueur de fon abfence, il fut obligé de revenir pour chercher le magiftrat defigné. Lorfqu'il arriva à fa maifon qui etait à plufieurs milles de ce paffage, la juftice fe cacha elle même de crainte de gagner la contagion. Il alla alors chez un autre á quelques milles plus loin. Il etait neuf heures lorfqu'il revint au bac, et il lui fallut attendre jufqu'au lendemain matin.

Un pauvre homme etait tombé malade fur la route à un village peu eloigné de Philadelphie. Il fut abandonné, demandant en vain de l'eau pendant longtems ; a la fin, une vielle femme lui en porta une plaine cruche, et n'ofant s'approcher de lui, elle la plaça á une certaine diftance, en invitant le malheureux a fe trainer jufque lá ; ce qu'il fit. Après avoir paffé là environ quarante-huit heures, il y mourut, et fon cadavre refta pendant un certain tems dans un etat de putréfaction, jufqu'à ce que les voifins euffent engagé deux negres bouchiers a l'enfevelir, moyennant vingt-quatre gourdes. Ils creu-

ferent une foſſe ſous le vent avec une fourche, ils accrochérent une corde au tour de ſon col, et le trainerent dans la foſſe ; enſuite d'auſſi loin qu'ils le purent, ils jetterent de la terre deſſus pour le couvrir.

Un de nos citoyens perdit ſon frere de la fièvre maligne à la campagne, et d'après les frayeurs des voiſins, il ne peut même obtenir de perſonne qu'on lui fit une bierre. Il fut obligé de plier le corps dans une couverture, de lui cruſer un tombeau, et de l'enſevelir lui même.

Dans une petite ville peu eloignée de Philadelphie, des tentatives arbitraires furent inhumainement faites pour obliger un de nos fugitifs á monter la garde contre ſes propres concitoyens. Il s'y refuſa, et comme on le vit decidé a reſiſter á tous les efforts, on fut obligé de le laiſſer tranquille.

Dans un des ports Americains, un navire de Philadelphie recemment arrivé fut contraint de ſe remettre en mer, n'ayant ſeulement a bord que deux gallons d'eau pour chaque homme. Dans le même port, un des capitaines de notre ville, eut ſon canot mis en pièce.

Le 17 de Septembre, le ſtage de l'Oueſt de Baltimore fut arreté par une garde armée, a environ deux milles de cette ville ; il arriva environ a huit heures du ſoir. Il y avait une auberge a une portée de piſtolet de lá, mais l'aubergiſte refuſa de recevoir les voyageurs au nombre de douze. Ils furent retenus ſur la route pendant toute la nuit ſans autre abri que le ſtage. Le lendemain matin, l'aubergiſte, un certain Murray, imbecile inhumain, refuſa de leur donner quelque choſe, lorſqu'ils envoyerent demander pour dejeuner. Cependant, deux heures après, il leur accorda un peu de pain, du fromage, du vin, et du cidre,avec quoi ils dejeunerent au milieu du chemin. Ils demeurerent dans cette ſituation juſqu'a l'après midi, ce qui fit dix huit heures. Un

capitaine de la marine Françaiſe avec ſon epouſe, et pluſieurs autres Français etaient du nombre des paſſagers.

Un reſpectable citoyen de Philadelphie quitta la ville, le 17 Septembre, dans le deſſein de reſter a Long-Iſland, juſqu'à la ceſſation de la maladie. Il tomba malade en route, et fut arreté dans ſon voyage près de Newark ; il prit un logement chez le capitaine Littel près de la ſeconde rivière. Sur le bruit qui ſe repandit d'un homme contagieux dans la maiſon, les voiſins s'aſſemblerent, ils etablirent un retranchement de chaque côté de la maiſon de Littel, ils obligerent ceux qui habitaient la maiſon voiſine, d'en ſortiret la renfermerent auſſi dans les retranchemens. Le chemin et la rivière paſſent devant la porte de Littel, le premier fut entierement barré par le retranchement dont l'extremité aboutiſſait à la rivière. Il y avait une egliſe à la diſtance de cent verges, où le ſervice divin fut interrompu par la crainte, pendant trois ou quatre ſemaines. Les voyageurs firent un detour de plus d'un mille pour eviter le danger.

Enfin le malade mourut, et ſon fils agé d'environ neuf ans, fut obligé de remplir envers lui les derniers et triſtes devoirs. Le retranchement reſta encore pendant dix jours après ſa mort, pour ſavoir poſitivement ſi ſa famille avait ou non attrappé la maladie.

Je dois á la juſtice d'ajouter, qu'on ne leur laiſſa manquer d'aucune des choſes neceſſaires. Ils furent avertis, de mettre par ecrit ſur un papier ce dont ils avaient beſoin et de jetter ce papier par deſſus le retranchement. Des perſonnes avaient eté prepoſées pour leur fournir tout ce qu'ils demanderaient.

Une fille adroite, partie recemment de Philadelphie, ſe joua bien complettement du ſentinelle placé près de Bordentown ; elle lui demanda d'un air fort inquiet, comme ſi elle eut craint d'aller dans cette endroit, " ſi la fievre jaune n'etait pas dans la ville ? ' " Non," repondit la ſentinelle, " vous pouvez y aller avec autant de ſureté que dans votre propre maiſon." Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elle continua ſon chemin.

Un Philadelphien perdit ſon enfant de la fievre dans une petite ville près de cette capitale, et alla pour l'enſevelir ; à ſon retour il trouva tous ſes effets au milieu du chemin, et les portes fermées ; il ne pût par aucuns moyens ſe les faire rouvrir.

Pendant qu'on ſe ſervait de gaudron comme d'un des preſervatifs divers qu'on avait imaginé, un garçon voulut ſe garantir auſſi bien pour la nuit que pour le jour ; en conſequence il s'attacha au col une corde gaudronnée, qui en faiſait deux fois le tour, et il ſe boutonna enſuite ſon collet avec quelque difficulté. Il ſe reveilla la nuit à moitié ſuffoqué, et ayant le viſage abſolument noir. On peut dire de lui avec juſtice, qu'il s'eſt preſque etranglé dans l'intention de ſe ſauver la vie.

Un negociant de Philadelphie qui avait eté abſent pendant pluſieurs ſemaines, revenait dans cette ville dans la ſeconde ſemaine de Novembre, ſur ce qu'on lui avait dit que le danger n'exiſtait plus. Il rencontra un homme venant de Philadelphie, et il s'informa naturellement de l'etat des choſes ; l'autre lui dit qu'un faiſeur de bieres qui avait eté employé par le comité de ſecours pour les malades, avait eprouvé pendant deux ſemaines precedentes une telle diminution dans les demandes qui lui etaient faites, qu'il lui reſtait une grande quantité de cercueils ; mais que la mortalité avait de nouveau repris avec tant de fureur, qu'il les avait touts vendus, et qu'il avait ſept ouvriers occupés jour et nuit. L'habitant de Philadelphie fut tellement allarmé de ce rapport, qu'il s'en retourna avec ſa famille, pour attendre une occaſion favorable.

Un matelot ivrogne couché dans la rue, dans les fauxbourgs du nord, et endormi depuis quelques heures, fut ſuppoſé par ſes voiſins, être mort de la contagion. Mais ils etaient trop effrayés pour faire une examen ſur ſa perſonne. Ils envoyerent au comité, á l'hotel de ville, pour demander un chariot et un cercueil; le charretier le prit par les talons, et allait le mettre dans la

biere; mais ce maniement brusque le reveilla, et ouvrant ses yeux, il lui demanda ce qu'il faisait là. Le charettier saisi de frayeur, le laissa tomber, et s'enfuit comme s'il avait eu un revenant à ses trousses.

Un lunatique atteint de la fievre maligne, fut conseillé par ses voisins d'aller á Bush-hill, il y consentit, et se mit dans le chariot: mais changeant bientôt de volonté, il parvint á se glisser par terre sans être apperçu du charretier; celui-ci l'instant d'après, l'ayant trouvé de manque, et levoyant loin de lui qui s'enfuyait, tourna son cheval de son coté, et se mit à trotter fortement après le fugitif; l'autre doubla le pas, et le charretier de faire galloper son cheval; mais l'homme tourna un angle, et se cacha dans une maison, laissant le charretier ebahi, qui s'en retourna raconter sa burlesque avanture.

Il y a plusieurs exemples de charretiers, qui á leur arrivée à Bush-hill voulant decharger leurs chariots, les ont, à leur grand etonnement, trouvés vuides.

Une femme dont le mari etait mort, s'opposa à ce qu'on l'ensevelit dans un cerceuil que lui avait procuré un de ses amis, sous pretexte qu'il etait trop grossier et trop commun. Elle en achetta un autre elegant et d'un grand prix, et serra le premier dans sa cour; elle mourut elle-même une semaine après, et fut enterrée dans ce meme cerceuil qu'elle avait dedaigné.

La fémme d'un homme qui restait dans Walnut-street, fut attaquée de la fievre maligne et abandonnée par les medecins; le mari l'abandonna aussi, et sortit la nuit suivante de la maison, de crainte de gagner la contagion. Le lendemain matin regardant comme certain d'après l'etat desesperé où elle etait, qu'elle etait morte, il achetta un cerceuil pour elle; mais il ne fut pas peu surpris, en rentrant dans sa maison, de la trouver parfaitement mieux. Il tomba lui-même malade peu de tems après, mourut, et fut enterré dans le meme cerceuil qu'il avait si precipitament acheté pour sa femme, qui vit encore.

On croirait que le pouvoir du dieu d'amour a dû cesser de s'exercer au milieu des scenes de douleur telles qu'en offrait Bush-hill. Mais nous voyons que son empire s'est fait ressentir en ce lieu, avec autant de force que partout ailleurs. John Johnson et Priscilla Hicks, deux malades que s'etaient retablis, et qui servaient à soigner les malades, furent reciproquement epris de leurs charmes, et ayant obtenu la permission de s'absenter pendant une heure ou deux, ils vinrent en ville le 23 de Septembre, se joignirent par les liens du marriage, et retournerent continuer leurs travaux á l'hópital. Il se fit un grand vuide sur les registres de l'himenée; car il n'y eut aucune evenement de cette espece, jusqu'au 5 de Novembre, que Nassy, mulâtre Portugais, epousa Hannah Smith, jenne fille Allemande, qui, ainsi que lui, etait employé comme garde-malade.

—◇◇◇—

L'etablissement de la police á Philadelphie parait d'un grand avantage, si nous en jugeons par le fait suivant. Nonobstant l'absence des magistrats, et la valeur immense des proprietés abandonnées á la merci, au milieu des frayeurs des proprietaires, et des morts de ceux chargés d'en prendre soin, il n'y eut seulement que deux vols commis. Un vol fut tenté, mais les voleurs furent decouverts, et pris. Un determiné coquin, d'un etat voisin, forma avec quelques negres, le complot de piller les maisons. C'etait un maître frippon, il avait fait un plan complet, et s'etait fait de nombreux associés pour exécuter plus facilement son projet. Cependant, il fut bientôt pris, et sa bande dispersée.

—◇◇◇—

La prison de Philadelphie est sous une administration si parfaite, que la maladie ne s'y est manifestée que dans deux ou trois circonstances seulement, quoiqu'en general les maux contagieux soient plus frequentes dans ces sejours de la misere. Dans le tems où la fievre jaune regnait avec le plus de fureur dans la ville, il y avait dans la prison, cent six soldats et matelots Français detenus par ordre du consul de cette nation; en outre il y avait quatre-vingt criminels, vagabonds, ou prisonniers

pour dettes ; toutes ces perſonnes, á l'exception de deux ou trois, ſe maintinrent parfaitement exemptes de la contagion. Pluſieurs circonſtances concourraient á produire ce ſalutaire effet : les perſonnes renfermées ſont frequemment nettoyées par l'uſage des bains froids. Elles ſont conſtamment employées au travail, les vegetaux forment une partie conſiderable de leur nourriture, la cour eſt ornée par une riante vegetation. Beaucoup d'entr'eux etant occupés á tailler la pierre, l'eau qui court continuellement, entretient l'atmoſphere dans un etat de fraicheur, au lieu que les habitans de Philadelphie ſont preſque ſans ceſſe brulés par une chaleur continuelle. Elijah Weed, le dernier geolier, fut atteint dela maladie en ville,et mourut dans la priſon ſans l'avoir communiquée à aucun de ceux qui y etaient renfermés. J'eſpere que l'on m'excuſera de payer un tribut á la memoire de cet eſtimable citoyen, dont l'adminiſtration de la geole, et les efforts courageux ſont parvenus á executer dans cette inſtitution, la plupart des regles qui d'après les experiences heureuſes faites en Angleterre, prouvent que les priſons peuvent aiſément être convertie de cloaques de depravations et de miſere humaine, en des maiſons de reforme et de perfection. Deſorte qu'au lieu de rendre l'oiſif vagabond, qui a eté arreté ſur le ſimple ſoupçon, ou qui manque d'amis pour le proteger, endurci dans la crime, et inclin á la rapine et au vol, le ſcelerat et l'homme abandonné peuvent ſe corriger á un tel point, qu'après cette reforme, ils peuvent devenir des membres utiles à la ſocieté. Nous devons, pour l'honneur de l'humanité, dire ici, que quelques-uns des criminels de la geole, à qui une partie du tems de leur recluſion avait eté remis en recompenſe de leur tranquilité et de leur bonne conduite, ſe ſont volontairement offert comme gardes-malades pour le ſervice de Buſh-hill, et ſe ſont en cette qualité conduit avec la plus grande fidelité. Parmi eux il s'en trouvait qu'on regardait autrefois avec juſtice, comme des coquins endurcis et abandonnés, effet que l'ancien ſyſtême produiſait ordinairement ſur tous les priſonniers qui reſtaient quelques ſemaines dans les geoles. D'après le même

ſyſtême expedetif, la vie de ces hommes etait donnée en expiation à la societé pour l'injure qu'ils lui avait fait ; c'eſt-à-dire, en propre termes, que parceque la ſocieté avait ſouffert un tort par la rapine, il fallait lui en faire ſouffrire un autre par la loi. Mais par le ſyſtême actuel humain et perfectionné, ces hommes et un grand nombre d'autres, ſont rendus á la ſocieté et lui reviennent utiles. Et encore vaut-il mieux, quoïque celle-ci ſoit un peu plus incommode, corriger les hommes, que de les egorger au nom de la loi et de la juſtice.

La compaſſion pour nos malheurs ſe developpa en divers endroits, et les contributions vraiment genereuſes que furent offertes pour nous ſecourir, ſont le plus grand honneur à leurs habitans et nous impoſent la plus vive reconnaiſſance. Les habitans du comté de Glouceſter, dans le New-Jerſey, ont l'avantage d'occuper la premiere place dans cette honorable nomenclature. Telle fut leur empreſſement, que dès le 30 de Septembre, ils avaient ramaſſé une ſomme conſiderable, dont ils acheterent quantité de proviſions pour l'uſage de l'hópital à Buſh-hill ; depuis cette epoque ils ont regulierement continué leurs ſecoùrs abondans, deux fois par ſemaine. Non contens de cela, ils ont fait, et ſont encoré actuellement de conſiderables proviſions de bois pour le ſoulagement des pauvres pendant l'hiver. Quelques citoyens de Philadelphie demeurans près de Germantown ont envoyé deux mille gourdes ; d'autres près de Darby en ont envoyé quatorze cents ; on en a reçu de New-York cinq mille ; d'une perſonne inconnue cinq cents ; du comté de Bucks ſeize cents ; douze cents du comté de Delaware ; environ cinq cents du comté de Franklin ; de Boſton pluſieurs articles qui en ont produit près de deux milles ; et de diverſes autres villes et perſonnes des ſecours auſſi genereux et auſſi honorables.

Il y avait une grande analogie entre l'etat de Philadelphie et celui d'une armée, vers la fin d'Août juſqu'á la mi-Septembre. Lorſque les dangers etaient mediocres, et qu'ils pouvaient ětre evités facilement par une con-

duite prudente, une terreur universelle paralisa les facultés du peuple, la fuite et sa propre conservation semblèrent fixer exclusivement l'attention d'un grand nombre de nos citoyens; précisément comme une armée de recrues, chaque souffle du vent l'épouvante, les bruits les plus vagues sont écoutés en tremblant et avec frayeur; chaque arbre est pris à une certaine distance pour un ennemi redoutable auquel ils sont prêts de rendre les armes et de se rendre eux-mêmes à discrétion; mais l rsque le cliquetis des armes et le bruit du can. n les ont familiarisés avec le métier terrible de la mort, la phalange intrépide reste immobile, ses rangs sont enlevés, et la mort s'avance à grands pas pour terminer ce qu'on appelle faussement leur glorieuse carrière. Il en a été de même ici. Vers la fin de septembre et au commencement d'octobre, époque où les horreurs de la scè e allaient toujours en croissant, et pendant laquelle on enterrait chaque jour cinquante à cent personnes, le peuple fit usage de préservatifs, comme le vinaigre des quatre-voleurs, les cordes gaudronnées, l'ail, les sachets de camphre, les phioles odoriférantes, etc. etc. et il arriva alors qu'il prit un courage mâle, tempéré par la gravité et la sérieuse mélancolie qui convenaient à une scène si terrible.

Un ami à qui j'ai communiqué cette idée, a voulu en rendre raison d'une autre manière; il dit, que ceux qui furent effrayés dans le principe, prirent généralement la fuite et laissèrent ceux qui avaient une constitution d'esprit plus robuste. C'est une erreur, puisque beaucoup de ceux qui, dans le principe, ont donné les plus grands exemples de l'empire que pouvait exercer la terreur, se sont, dans les derniers tems, conduits avec le courage le plus exemplaire.

Me permettra-t-on de porter la critique sur ceux qu'un zèle mal entendu a porté, durant les périodes les plus terribles de la maladies, à remplir quel-

quelques-unes de nos églises, et à faciliter par là l'œuvre de destruction de notre impitoyable ennemi? Sur ceux qui craignant que des prières et des adorations faites dans leurs maisons ne trouvassent pas accueil devant la divinité, se rassemblaient dans des églises remplies de corpuscules d'air contagieux, où à chaque respiration, ils avalaient des miasmes dangereux? J'attribue, ave confiance, à cette seule cause, une grande partie de la mortalité, et il est à remarquer que ces congrégations dont les lieux d'adorations ont été le plus fréquentés, sont celles qui ont souffert le plus cruellement. Les hommes ne voudront-ils jamais acquérir la sagesse? Sommes-nous encore à savoir que le suprême architecte du ciel et de l'Univers ne demande pas des temples élevés par la main des hommes? Que d'aller dans un endroit de prières, au mépris de la loi suprême de sa propre conservation, gravée en caractère inéfacables par la main divine, dans le cœur de toutes ces créatures, ce n'est pas s'acquitter du tribut d'adoration dû à l'ouvrier et au conservateur de l'ouvrage? Qu'un cœur humble et paissible est le temple dans lequel il se plaît à être adoré? Je n'espère pas beaucoup de l'effet de ces vérités, mais j espère que les funestes leçons données à quelqu'unes de nos congrégations, averti à ce sujet par une mortalité hors de toutes les proportions de leur nombre, servira d'avis pour tous les tems à venir, dans des circonstances aussi critique (1).

(1) Ce paragraphe, quoique éronné, est conservé, et voilà une occasion que j'embrasse avec plaisir de reconnaître la méprise que j'ai faite. D'après un examen des registres mortuaires, il paraît que ces congrégations qui ont régulièrement fait des prières religieuses n'ont pas perdu plus, et quelques-unes moins que leurs proportions habituelle. Dans une année finie le 31 Juillet 1793, les Luthériens Allemands enterrèrent plus d'un sixième de tous les morts de Philadelphie; les Allemands réformés un quinzième; les Quakers un dixième, et l'église de Sainte-Marie un huitième. Depuis le premier Août jusqu'au 9 Novembre 1793, le nombre des

Quelques-uns de ceux qui sont restés dans la ville, ont été, par des raisons difficiles à justifier, dans l'habitude de reprocher à ceux qui avaient fui, d'être aussi criminel que des déserteurs qui avaient abandonné leurs postes (1) ; je crois au contraire que comme la nature de notre gouvernement interdissait de mettre en usage les mesures arbitraires, qui, dans des pays despotiques, eussent arrêté le mal dans son origine, c'était un devoir à chacun d'éviter le danger suivant que les circonstances et sa position le lui permettaient. En outre, les effets de la désertion étaient salutaires (2). La sphère de l'action du mal se trouva resserée. Deux ou trois maisons vuides coupaient les progrès de la contagion, et comme elle a fait lentement, mais surement en parcourant les rues, cela à sauvé probablement les voisins de ses ravages. Nous aurons long-tems à déplorer la perte énorme que notre ville à éprouvée, en étant privée d'un si grand nombre de citoyens estimables ; et si les 17000 qui ont fui, fussent restés dans la ville durant la maladie, et qu'ils eussent souffert une perte analogue à celle de ceux qui sont restés, aulieu de 4000, nous en eussions perdu environ 6000, et peut-être aurions-nous à regretter

morts parmi les Luthériens Allemands, n'a pas été tout-à-fait d'un sixième ; il a été parmi les Allemands réformés d'environ d'un sixième ; parmi les Quakers d'un onzième ; et dans le simetière de Sainte-Marie, d'un sixième. Ces congrégations sont celles auxquelles j'ai fait allusion dans mes observations ci-dessus.

(1) Si ces personnes là sont coupables d'un crime, il porte avec lui sa propre punition ; car je suis pleinement convaincu, que ceux qui étaient absents, et en proye à l'enxiété causée par les bruits effrayent qui se répendaient, ont autant souffert que ceux qui sont restés dans la ville.

(2) Peut-être que si tous nos citoyens fussent restés, la famine eut été ajoutée à notre calamité. Au lieu que les marchés furent aboudament fournis pendant tout le tems ; même les prix n'excédèrent pas en général de beaucoup leur cours ordinaire dans la même saison.

dans ce nombre, un autre Clow, un autre Cay, un autre Siens, un autre Dunkin, un autre Strawbridge, hommes d'un grand mérite dont la perte sera longtems sentie. Un Pruinington, un Glentworth, un Hutchinson, un Sargeant, un Howell, un Waring, hommes doués par la nature du savoir le plus éminent; un Fleming, un Graffl, un Sproot, hommes d'une vertu et d'une piété supérieure; un Wilson, un Aug te, un Baldwim, un Carroll, un Tomkins, un Offley, citoyens du plus estimable caractère. Que ceux qui ont resté, *fixent leurs amis depuis longtems absens*, qu'ils les regardent comme préservés de la mort par leur fuite, et qu'ils se réjouissent de les voir revenir en santé et à l'abri de tous les dangers; que ceux qui sont absents réconnaissent les efforts de ceux qui ont conservé leurs héritages; qu'ils réunissent tous leur plus grande vigilence pour prévenir le retour de ce fléau destructeur, par l'attention la plus scrupuleuse, à nettoyer et à purifier notre ville si cruellement châtiée. Et joignons nos actions de graces envers cet Etre suprême, qui a arrêté, lorsqu'il l'a voulu, l'orage de la vengeance prêt à nous écraser après s'être joué de tous les efforts humains.

Comité pour le secours des malades et des malheureux, nommé par une assemblée des citoyens de Philadelphie, convoquée dans les papiers publics le 13 Septembre 1793.

Président.

Mathew Clarkson.

Secrétaire.

Caleb Townes.

Trésorier.

Thomas Wistar.

Directeurs de l'hôpital de Bush-hill.

Stephen Girard.
Peter Helm.

Comité des orphelins.

Israel Israel.
John Letchworth.
James Kerr.

James Sharswor.

Comite de distribution.

Israel Israel.
John Haworth.
James Swaine.
Mathew Carey.
Thomas Savery.
James Kerr.
Jacob Witman.
John Letchworth.
James Sharswood.
Samuel Benge.

Distributions des secours.

Henry Deforest.

Inspecteur des enterremens et du transport des malades.

Samuel Benge.

Comité des comptes.

James Sharswood.
John Conelly.

Comité de la publication des lettres.

Caleb Lownes.
Mathew Carey.

Membres décédés.

Andrew Adgate.
S. D. Sargeant.
Daniel Offley.
Joseph Inskeep.

Comité supplétoire nommé le 14 Octobre.

Samuel Coates, président.
John Oldden, secrétaire.

Fauxbourg du Nord.

William Peter Spragues.
William Gregory.
Jacob Witman.
James Swaine.
Joseph Burns.
George Forepaugh.
Casper Snyder.
Peter Smith.

Vine Street jusqu'a Race Street.

Richard Whitehead.
Joseph Kerr.

John Etries.

Depuis Race jusqu'à Arch Street.

Thomas Willis.
Daniel Dawson.
Peter Thomson.
Thomas Allibone.
Lambert Wilmer.

Depuis Arch jusqu'au Marche.

William Sansom.
Justinian Fox.

Amos Wickersham.

Depuis le Marché jusqu'a Chesnut.

Arthur Howelle.
Alexander Cochran.
Thomas Dobson.

Depuis Chesnut jusqu'à Walnut.

Jeremiah Paul.
James Cummins.
Casper W. Morris.
Thomas Castière.

De Walnut a Spruce.

George Rutter.
Binjamin W. Morris.

De Spruce à Pine.

Samuel Pancoast, jun.
John Woodside.
Levi Hollingsworth.
William Watkins.

De Pine au Sud.

John Wood.
Adam Brittle.
William Eckard.
Thomas Dicksey.
Fergus M'Elwaine.

South Wark.

William Innis.
Richard Mosely.
William Robinson, Sen.
John Grantham.
John Savadge.
John Pateson.









